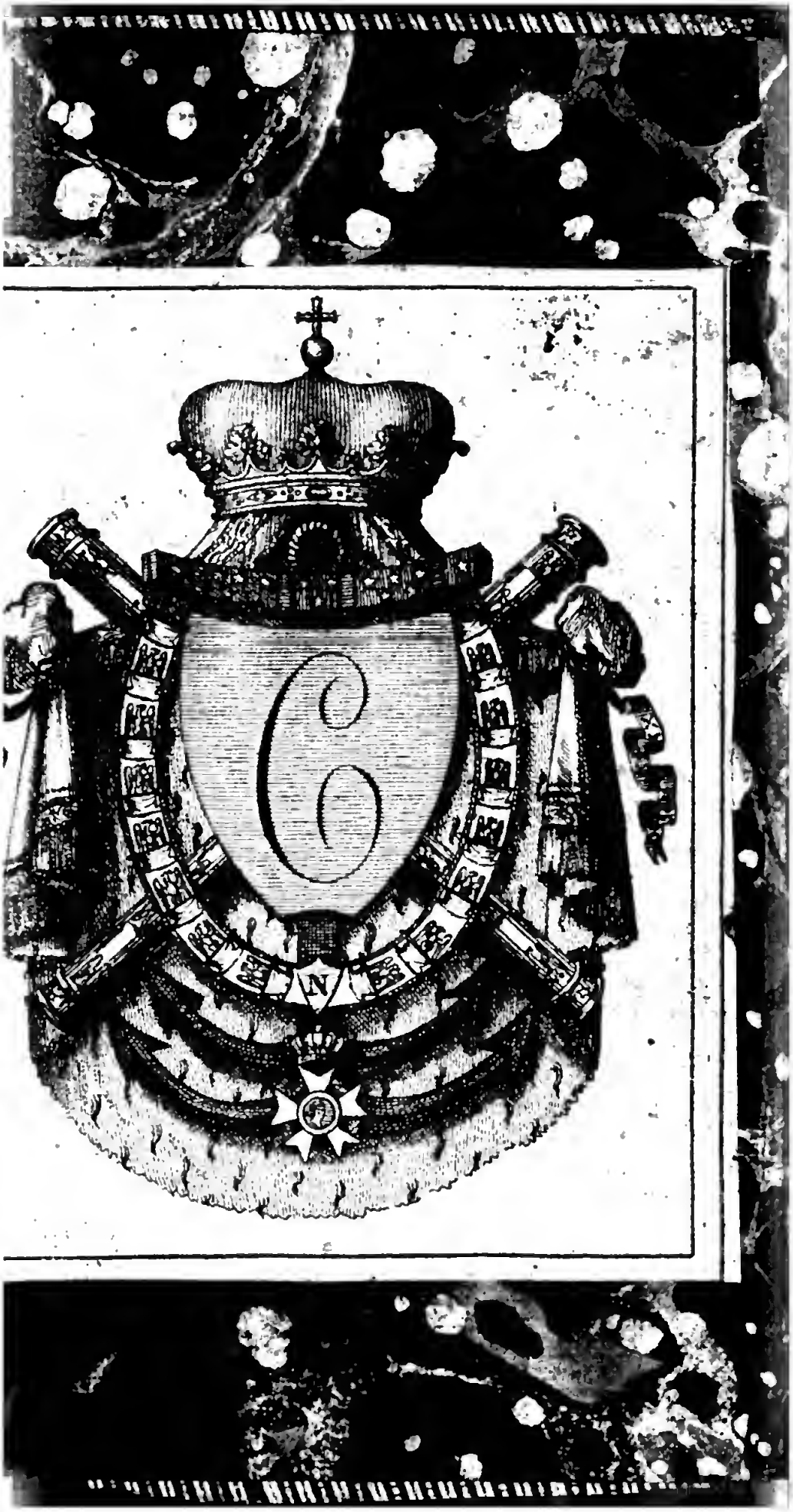
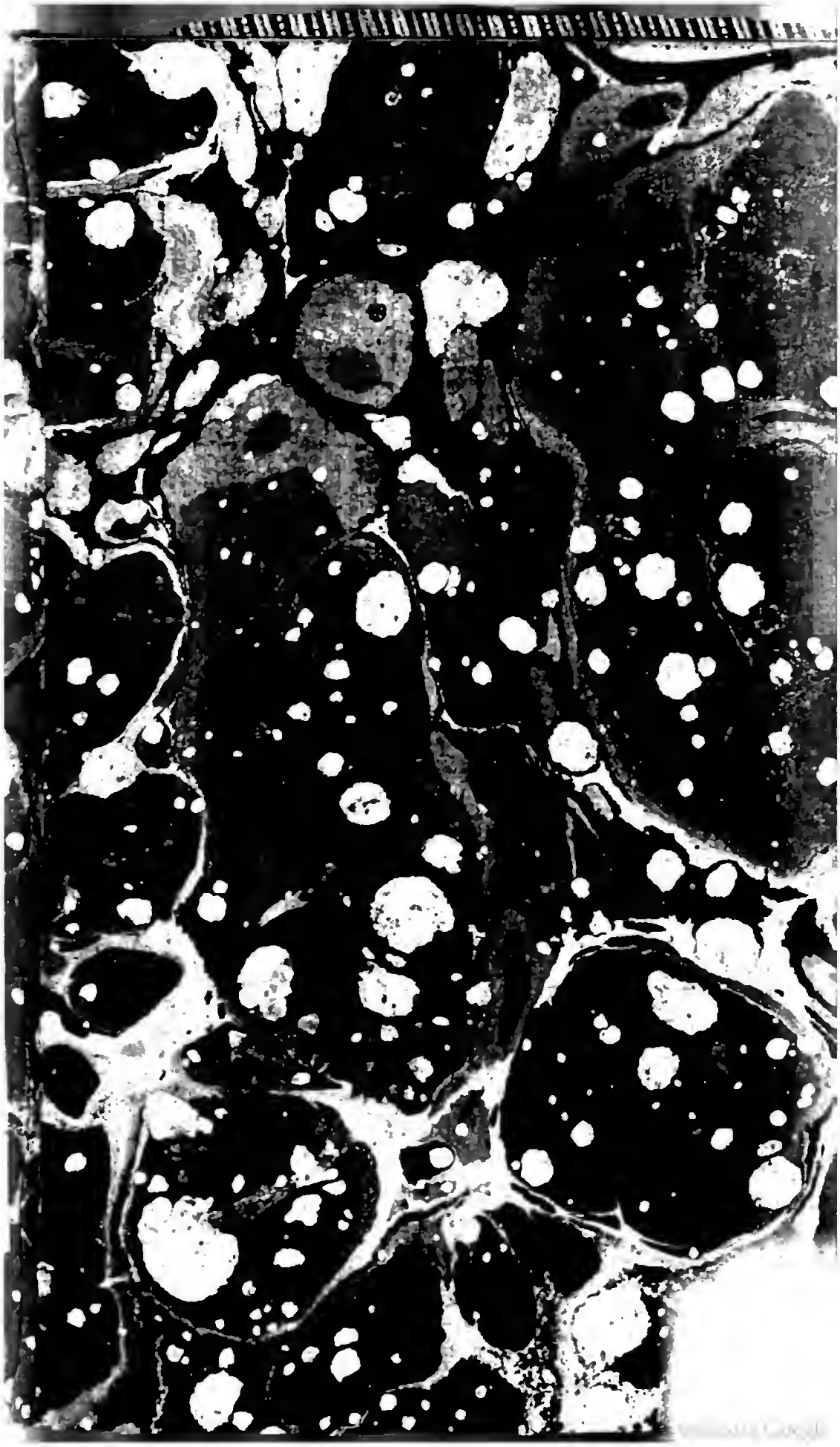

6
N



Palat. LX 1 138

BIBLIOTHÈQUE
UNIVERSELLE
DES DAMES.

Seconde Classe :

HISTOIRE.

Il paroît tous les mois deux Volumes de cette Bibliothèque. On les délivre ſoit brochés, ſoit reliés en veau fauve ou écaillé, & dorés ſur tranche, ainſi qu'avec ou ſans le nom de chaque Souſcripteur imprimé au frontiſpice de chaque volume.

La ſouſcription pour les 24 vol. reliés eſt de 72 liv., & de 54 liv. pour les volumes brochés.

Les Souſcripteurs de Province, auxquels on ne peut les envoyer par la poſte que brochés, payeront de plus 7 liv. 4 ſ. à cauſe des frais de poſte.

Il faut s'adreſſer à M. CUCHET, Libraire, *rue & hôtel Serpente, à Paris.*

S 12621 >BN

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES DAMES.

HISTOIRE.

TOME DIX-NEUVIÈME.

A PARIS;

RUE ET HÔTEL SERPENTE.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

1788.

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES DAMES.

HISTOIRE MODERNE.

LIVRE SEPTIÈME.

CHAPITRE SECOND.

De ce que le concile de Conſtance a fait pour l'extirpation des héréſies & des abus de l'égliſe.

Les guerres ne ſont pas les ſeuls maux que devoient produire les différends entre le ſacerdoce & l'empire : il devoit encore en naître des héréſies. Les papes jouiſſoient preſ-

que ſans conteſtation des droits qu'ils s'étoient faits. L'uſage étoit un titre ſuffiſant pour eux, dans des tems où l'ignorance ne permettant pas de remonter aux premiers ſiècles de l'égliſe, on jugeoit du droit par les abus mêmes dont on voyoit des exemples, & où communément on avoit pour toute règle : *Cela s'eſt fait, donc cela ſe peut faire encore.*

Les papes auroient dû uſer avec ménagement de leur puiſſance, puiſque les fondemens en étoient ſi peu ſolides. Ils devoient craindre de forcer enfin les hommes à chercher des lumières. Comment ont-ils pu penſer qu'ils pourroient toujours aller impunément d'uſurpation en

uſurpation ? Etoit-il ſi difficile de prévoir que l'avarice au moins leur oppoſeroit des obſtacles ? Cependant on a vu quelles ont été les entrepriſes de Boniface VIII contre Philippe-le-Bel, & de Jean XXII contre Louis de Bavière. Il fallut réſiſter alors : il fallut par conſéquent s'inſtruire, & on tenta de marquer des limites entre les deux puiſſances.

Les papes ne ſe contentèrent pas d'avoir forcé les princes à défendre des droits qui avoient été ſi ſouvent abandonnés au ſaint ſiége : ils aliénèrent encore le clergé, parce que, depuis Clément V, les exactions devinrent toujours plus onéreuſes ; & ils ſcandaliſèrent, par

un trafic honteux des choſes les plus ſaintes, ceux à qui il reſtoit quelques idées ſaines. Il devoit donc arriver un tems où le pape ſeroit ſeul contre tous.

Mais on n'étoit pas aſſez éclairé pour méditer des queſtions auſſi difficiles, enveloppées des ténèbres de tant de ſiècles, & obſcurcies encore par des paſſions d'autant plus aveugles, qu'elles étoient mues par un plus grand intérêt. On paſſa donc d'une extrémité à l'autre : pour combattre la puiſſance uſurpée des papes, on conteſta l'autorité qui leur appartient légitimement; & tombant d'erreur en erreur, on attaqua le dogme, parce que les papes le défendoient.

Marſile de Padoue & Jean de Gand, écrivant pour défendre les droits de Louis de Bavière, nièrent la primauté du pape, ſoutinrent que tous les évêques ſont égaux, ont la même autorité, & avancèrent qu'il appartient à l'empereur de corriger, de deſtituer les papes, & de gouverner l'égliſe pendant la vacance du ſaint ſiége. Jean XXII condamna cette doctrine, qui détruit la hiérarchie eccléſiaſtique, & qui tranſporte à l'empereur les prérogatives du ſacerdoce. Mais il condamna encore cette propoſition : *Ni le pape, ni l'égliſe ne peut punir de peines coactives, ſi l'empereur ne lui en donne la permiſſion.* Cependant il

eſt certain que les peines coactives n'appartiennent qu'à la puiſſance temporelle, & que Jeſus-Chriſt ne les a pas données à l'égliſe.

Plus on conteſtoit les prétentions des papes, plus ils faiſoient d'efforts pour les établir; & à cet effet ils donnoient continuellement de nouvelles conſtitutions. Clément V, par exemple, avoit publié un gros recueil de celles qu'il avoit faites; cependant au moment de ſa mort, il ordonna de les ſupprimer, parce qu'il les jugea trop contraires à la ſimplicité apoſtolique. Mais ce fut une raiſon pour ſon ſucceſſeur, Jean XXII, de les conſerver, car elles l'autoriſoient dans toutes ſes exactions. Il ordonna

donc par une bulle de les enſeigner dans toutes les écoles. Il en fit lui-même qu'il diſoit utiles & ſalutaires, *a cagion ch'ell' utilita grande, che recavano alla ſua corte*, dit Giannone; & parce qu'il les ajoutoit ſans ordre aux Clémentines, on les nomma *Extravagantes*. Ces ſortes de décrétales ſe multiplièrent encore dans la ſuite: elles portoient ſur les principes de Gratien, & tendoient à conſacrer des abus.

Toutes ces démarches des papes étoient bien imprudentes, dans un tems où les ſouverains portoient impatiemment le deſpotiſme de la cour de Rome, où les peuples ſe ſoulevoient contre les richeſſes & le luxe du clergé, où le clergé lui-

même étoit las de ſe voir continuellement dépouiller par les papes, & où des hommes commençoient à raiſonner ſur les droits du ſaint ſiége. Elles devoient naturellement inviter à combattre des abus, qui croiſſoient tous les jours, & expoſer par conſéquent à porter une main téméraire juſque ſur l'autel.

C'eſt en Angleterre ſur-tout, que la domination des papes étoit devenue odieuſe. L'autorité royale n'y étoit pas à l'abri de leurs entrepriſes. Le peuple murmuroit contre le denier de S. Pierre, & les autres impoſitions de la cour de Rome. Les parlemens ſe ſouvenoient que les papes avoient délié les rois du ſerment d'obſerver les chartes; ils

les regardoient comme les appuis du deſpotiſme. Enfin les grands qui s'étoient emparés des biens des égliſes, auroient deſiré de ne plus craindre les cenſures eccléſiaſtiques : on étoit donc sûr de ſe faire un grand parti, ſi on s'élevoit contre les prétentions du pape & du clergé. Il faudroit s'étonner ſi, dans de pareilles circonſtances, elles n'avoient pas été attaquées, & il ſeroit encore plus étonnant qu'on ſe fût contenu dans de juſtes bornes.

C'eſt ſur la fin du règne d'Edouard III, & quelque tems avant le ſchiſme, que Jean Wiclef, docteur d'Oxford, combattit la juriſdiction des évêques, & l'autorité que les papes s'arrogeoient ſur le temporel.

Il renchérit ſur Marſile de Padoue, ſur Jean de Gand, & ſur tous ceux qui avoient écrit contre la puiſſance eccléſiaſtique.

Conſidérant les richeſſes des eccléſiaſtiques, & les voies par leſquelles ils les avoient acquiſes, il ſoutint qu'il eſt contre l'écriture qu'ils ayent des biens temporels; que le prince peut les leur enlever pour des cauſes légitimes; qu'il doit les employer aux beſoins de l'état, plutôt que de mettre des impôts ſur le peuple; & qu'il faut ramener le clergé à ſa première pauvreté.

Conſidérant de même les abus qu'il remarquoit dans les ordres religieux, il dit qu'en ſe faiſant

moine, on devient moins capable d'obſerver les commandemens de Dieu; qu'on ceſſe d'être chrétien, & que les ſaints ont péché en inſtituant des ordres monaſtiques. Bientôt ne ſachant plus où s'arrêter, il attaqua les dogmes mêmes, & nia la préſence réelle dans le ſacrement de l'euchariſtie. Cependant il étoit ſi fort ſoutenu par la nobleſſe & par le peuple, que les deux premiers conciles qui ſe tinrent en Angleterre pour examiner ſa doctrine, n'osèrent rien prononcer contre lui. Il ne fut condamné que dans un troiſième, tenu en 1382, & dans un quatrième en 1396, qui examina les ouvrages de cet héréſiarque, publiés après ſa mort. L'un de ces

conciles condamna vingt-quatre propoſitions, dix comme héréti-ques, quatorze comme erronées; & l'autre en condamna dix-huit.

Cependant les Wicléfiſtes, nom-més autrement Lollards, formè-rent un parti conſidérable, qui cauſa ſouvent des troubles. Leurs maximes contre les richeſſes & la puiſſance des eccléſiaſtiques ne pouvoient manquer de plaire au peuple. Auſſi, depuis ce tems, la chambre des communes propoſa ſouvent au roi de ſe ſaiſir des biens du clergé.

Les écrits de Wiclef ayant été portés en Bohême, eurent bientôt des partiſans dans l'univerſité de Prague, que l'empereur Charles IV.

avoit fondée. Jean Hus fut le premier à ſe déclarer pour les opinions de cet héréſiarque ſur le clergé. Le pape, les cardinaux & les évêques furent les objets de ſes déclamations; & Jean XXIII ayant publié en 1412 une croiſade contre Ladiſlas, Jean Hus ſaiſit cette occaſion pour écrire & prêcher contre les croiſades & contre les indulgences.

Il n'eſt pas douteux qu'il n'y eût alors des abus, & qu'il n'en ait relevé pluſieurs avec fondement: mais au lieu d'attaquer ſeulement les vices des eccléſiaſtiques, leurs uſurpations & le mauvais uſage qu'ils faiſoient de leur puiſſance, il attaqua les droits mêmes de l'é-

gliſe. Ses excès mêmes lui firent plus de ſectateurs, qu'une conduite plus modérée ne lui en auroit fait; parce que depuis long-tems les eſprits étoient indiſpoſés contre le clergé. Il entraîna dans ſon parti le peuple & la nobleſſe, & il fut le chef d'une ſecte qui produiſit les plus grands déſordres.

Cité par le concile de Conſtance, qui condamna les erreurs de Wiclef, il s'y rendit, après avoir obtenu de l'empereur Sigiſmond un ſauf-conduit, par lequel il avoit la permiſſion d'y venir librement & de s'en retourner. Cependant, quelques jours après ſon arrivée, il fut mis en priſon; & n'ayant pas voulu ſe ſoumettre au jugement du con-

cile, il fut condamné au feu, & exécuté avec une mitre de papier, ſur laquelle on avoit peint des démons.

Alors ſon diſciple, Jérôme de Prague, qui étoit auſſi en priſon, abjura ſes erreurs; mais bientôt ſe reprochant ſa ſoumiſſion comme une lâcheté, il ſe rétracta, & alla au ſupplice avec la même fermeté que Jean Hus. Cependant la nobleſſe de Bohême & de Moravie prit les armes, pour venger la mort de ces deux hommes. Les égliſes furent pillées & détruites, on commit toutes ſortes de violences, & cette guerre civile troubla l'Allemagne pendant pluſieurs années.

Les abus de l'égliſe étoient le

grand objet du concile, & c'étoit auſſi le plus difficile, puiſqu'il s'agiſſoit de la réformer dans le chef & dans les membres. L'empereur, les allemands & les anglois vouloient commencer par faire à ce ſujet les réglemens néceſſaires, avant de procéder à l'élection d'un pape, parce qu'ils appréhendoient de trouver dans un pape élu des obſtacles à la réforme des cardinaux & de la cour de Rome. Par la même raiſon, mais ſous prétexte que c'eſt au chef de l'égliſe à la réformer, les cardinaux vouloient commencer par élire un pape. Ce prétexte néanmoins paroît bien frivole. Etoit-il raiſonnable de s'en repoſer ſur le pape, puiſqu'il s'à-

giſſoit de le réformer lui-même ? D'ailleurs, ſi le pape étoit obligé d'obéir aux décrets du concile ſur la réforme, il eſt évident que c'étoit au concile à réformer l'égliſe & non pas au pape. Or, les pères avoient déclaré que le concile étant général, tenoit immédiatement de Jeſus-Chriſt une puiſſance à laquelle le pape même étoit obligé d'obéir dans ce qui concerne la foi, l'extirpation du ſchiſme, & la réforme de l'égliſe dans ſon chef & dans ſes membres. Après cette déclaration, comment pouvoit-on écouter les cardinaux, qui attribuoient au pape ſeul le droit de réformer l'égliſe, & qui n'ignoroient pas combien il étoit intéreſſé à ne pas uſer d'un

pareil droit. Leur avis néanmoins prévalut : c'eſt que les eſprits commençoient à ſe calmer. Un cri général avoit d'abord demandé qu'on réformât l'égliſe, & le clergé parut lui-même le deſirer, parce qu'il ne connoiſſoit pas d'autre moyen pour ſe ſouſtraire aux exactions de la cour de Rome ; mais il craignoit moins les exactions, depuis qu'il avoit humilié le ſaint ſiége, & pluſieurs de ſes membres craignoient ſans doute la réforme.

Cependant, pour paroître au moins prévenir les inconvéniens qu'on prévoyoit, le concile ſtatua & ordonna qu'avant ſa diſſolution, le pape futur, de concert avec les pères ou avec des députés de cha-

que nation, nommés à cet effet, réformeroit l'égliſe dans ſon chef, dans ſes membres, ainſi que dans la cour de Rome. Il arrêta même les articles qui devoient être l'objet de la réforme. Telles étoient les réſerves du ſiége apoſtolique, les annates, les collations des bénéfices, les graces expectatives, les appellations en cour de Rome, les ſimonies, les indulgences, les décimes, &c. Il y avoit dix-huit articles.

Les annates ſur-tout furent débattues avec chaleur. D'un côté, toutes les nations s'accordèrent à les proſcrire; & de l'autre, les cardinaux qui les défendoient, en appelèrent au pape futur. C'eſt prin-

cipalement en France, que les papes étoient en poſſeſſion de jouir de la première année du revenu des bénéfices. Ils s'étoient arrogé ce droit, preſque ſans obſtacle, ſous des rois qui ſembloient partager avec eux les dépouilles du clergé; & ils n'avoient pas trouvé la même facilité en Allemagne, en Angleterre, ni même en Eſpagne. Ainſi les françois, qui ſentoient plus que les autres le poids de cet impôt, traitèrent auſſi cette queſtion avec plus de vivacité. Ils ſoutinrent que les annates ne ſont pas dues; ils proteſtèrent contre l'appel des cardinaux au pape futur, & ils déclarèrent qu'ils pourſuivroient la ſuppreſſion de cet abus, dans le concile, &

par-tout ailleurs où beſoin ſeroit.

Les pères de Conſtance, regardant les conciles généraux comme le moyen le plus propre à corriger les abus, & à prévenir ou éteindre les ſchiſmes & les héréſies, ordonnèrent qu'il s'en tiendroit un dans cinq ans, un autre dans ſept, à compter de la fin du dernier; & qu'enſuite il s'en tiendroit toujours à l'avenir de dix en dix ans, dans les lieux que le pape indiqueroit à la fin de chaque concile, du conſentement & avec l'approbation du concile même. Ils ordonnèrent enſuite que pour cette fois ſeulement, on choiſiroit dans chacune des cinq nations, ſix prélats, ou autres eccléſiaſtiques diſtingués, pour pro-

céder avec les cardinaux à l'élection d'un ſouverain pontife. Par ce dernier décret qui fut obſervé, le concile paroît avoir reconnu, comme un droit, la poſſeſſion où étoient les cardinaux d'élire le pape.

Malgré les précautions qu'avoient priſes les pères pour forcer le pape à travailler à la réforme de l'égliſe, Martin V ne réforma ni les cardinaux, ni la cour de Rome, où étoit la principale ſource des abus. De dix-huit articles propoſés par le concile, il n'y en eut que ſix ſur leſquels il fit quelques réglemens. Il ſe garda bien ſur-tout de rien décider ſur les annates. Il ne vouloit pas les ſupprimer; & il eût

trouvé trop d'oppoſitions, s'il eût porté un décret pour les établir. Cependant il déclara qu'il avoit ſatisfait à tous les articles ordonnés pour la réforme, & en conſéquence il mit fin au concile.

Jean Charlier Gerſon, député de l'univerſité de Paris, & ambaſſadeur de France au concile, repréſenta qu'il y avoit encore pluſieurs articles à décider. Egalement célèbre par ſa doctrine & par le zèle avec lequel il avoit travaillé à l'extinction du ſchiſme, il jouiſſoit d'une grande conſidération dans le concile, & y prononça pluſieurs diſcours ſur les réformes à faire. Perſonne n'avoit encore mieux connu les bornes & les

abus de la puiſſance eccléſiaſtique.

Il s'étoit ſur-tout élevé contre la doctrine de Jean Petit, & il en avoit extrait neuf propoſitions, que la faculté de Paris avoit cenſurées. Le concile auquel il demandoit un jugement, s'étoit contenté de condamner la propoſition générale, *qu'on peut licitement tuer un tyran, & qu'on le doit même.* Encore avoit-il évité de nommer l'auteur de cette doctrine, croyant devoir ménager le duc de Bourgogne, qui protégeoit Jean Petit. En vain Gerſon ſollicita une déciſion ſur chacune des neuf propoſitions, en vain il appuya ſur toutes les raiſons qui devoient au moins porter à les examiner ; le pape n'eut point d'égard

d'égard à ſes repréſentations.

Ce fut encore inutilement que les polonois inſiſtèrent pour obtenir la condamnation d'un livre, dont la doctrine tendoit à cauſer des troubles en Pologne. Voyant qu'ils n'étoient point écoutés, ils en appelèrent au futur concile; mais ils fournirent ſeulement à Martin une occaſion de déclarer par un décret, qu'on ne peut en aucun cas appeler du jugement du pape: prétention tout-à-fait oppoſée à ce qui avoit été décidé dans le concile de Conſtance même. Gerſon en fit voir la fauſſeté, & prouva que l'infaillibilité n'appartient qu'à l'égliſe univerſelle, ou au concile qui la repréſente. Cet homme célèbre,

perſécuté par le duc de Bourgogne, ne put revenir à Paris, & fut contraint de ſe retirer en Allemagne.

Après avoir examiné dans le concile de Conſtance tous les abus, les meilleurs eſprits indiquèrent tous les remèdes qu'il convenoit d'y apporter, & on en appliqua fort peu. Il reſtoit donc encore bien des choſes à corriger. Il ſembloit qu'en voulant travailler à la réforme de l'égliſe, on n'avoit fait que perpétuer la mémoire des vices dont on ſe plaignoit. On ſera encore long-tems à faire de vains efforts, parce que les papes, bien-loin de s'occuper ſincèrement de la réforme, chercheront tous les moyens d'éluder les décrets du concile de Conſtance.

Mais au moins on aura plus de lumières pour leur réſiſter ; & c'eſt déjà un grand point d'avoir établi que, quelles que ſoient les prétentions de la cour de Rome, le pape a un ſupérieur & un juge.

CHAPITRE III.

De Naples, de l'Egliſe & de l'Allemagne, depuis le concile de Conſtance juſques vers le milieu du quinzième ſiècle.

PENDANT long-tems il n'y eut dans le royaume de Naples que peu de barons, encore moins de comtes, point de marquis ; & le titre de duc ne ſe donnoit guère qu'aux princes du ſang. Mais de-

puis la mort de Jeanne I, les troubles fournirent aux ſeigneurs, qui avoient des troupes à eux, l'occaſion d'uſurper dans leurs domaines les droits & les titres qu'ils jugeoient à propos. Il leur fut d'autant plus aiſé de ſe maintenir dans leurs uſurpations, que le prétendant au trône mettoit le ſouverain dans la néceſſité de les ménager.

Bien loin de remédier à cet abus, Ladiſlas l'accrut encore. Pour avoir de l'argent, il démembra ſes domaines, & vendit à très-bon marché des baronnies, des comtés, des marquiſats & des duchés; ſe procurant par ce moyen des reſſources momentanées, & ſe ruinant. D'ailleurs la multiplication des vaſſaux

faiſoit prendre de plus profondes racines au gouvernement féodal. C'étoit donc une ſource de nouveaux déſordres. Or, certainement il y en avoit déjà aſſez.

Les guerres, qui duroient depuis ſi long-tems, avoient ruiné l'agriculture, le commerce, tous les arts; & les napolitains ne ſavoient plus que manier les armes : ils étoient tels cependant que les vouloit Ladiſlas, qui ambitieux de conquérir l'Italie, eût deſiré de n'avoir que des ſoldats pour ſujets. Vous jugez donc que ce prince aura donné tous ſes ſoins à la diſcipline militaire, & qu'il aura négligé toutes les autres parties du gouvernement. Ce fut en effet ſa

conduite. Il fit à la vérité des conquêtes : mais il auroit dû prévoir que ſes forces, qui pouvoient ſuffire pour conquérir, étoient trop foibles pour conſerver. Il auroit dû comprendre au moins que le gouvernement féodal qu'il affermiſſoit, étoit un obſtacle à ſon ambition ; & qu'un conquérant, qui n'a d'autres troupes que celles de ſes vaſſaux, peut être arrêté au milieu de ſes ſuccès.

A ſa mort les troupes, auxquelles il avoit donné tous ſes ſoins, mirent la plus grande confuſion dans le royaume. N'étant plus payées elles ſe diſſipèrent, & ſe donnèrent aux vaſſaux, qui eurent de quoi les ſoudoyer, ou à

des princes étrangers. Sa ſœur, Jeanne II, qui lui ſuccéda, ſe fit reine avec peu de revenu, avec peu de ſoldats, & avec encore moins de conduite. De toutes les conquêtes de ſon frère, elle ne put conſerver qu'Oſtie & le château S. Ange de Rome.

Il ſemble que l'amour doive preſque toujours être funeſte aux têtes couronnées. Car ſi les femmes ſont à redouter pour les princes, les hommes ne le ſont pas moins pour les princeſſes : Jeanne entr'autres en eſt un exemple.

Amoureuſe depuis long-tems de Pandolfe Alapo, ſon maître-d'hôtel, elle le fit ſon chambellan, dès qu'elle fut ſur le trône. Pandolfe,

à qui ce titre donnoit le ſoin des finances, fut bientôt le maître de tout, ſous une reine qui ne mettoit point de bornes à ſa confiance, parce qu'elle n'en ſavoit pas mettre à ſes paſſions. Les hommes ſages blâmoient la conduite indécente de cette princeſſe : les ſeigneurs trop âgés pour ſe flatter de lui plaire, paroiſſoient penſer comme les ſages : & les plus jeunes ne déſapprouvoient que ſon choix. Ils aimoient les fêtes qu'elle donnoit ſouvent à ſa cour. Ambitieux d'y briller & d'attirer ſes regards, chacun d'eux ſe faiſoit déjà le héros d'un roman, & bâtiſſoit ſa fortune ſur les foibleſſes de la reine. Cependant les intrigues, la jalouſie & les inquié-

tudes empoiſonnoient ces plaiſirs ſcandaleux, & l'on prévoyoit que la ruine prochaine de cette cour corrompue préparoit de grandes calamités au royaume. Déjà Pandolfe, ſous prétexte d'une trahiſon ſuppoſée, avoit fait enfermer Sforce qui lui donnoit de l'ombrage, parce qu'il plaiſoit trop à la reine. Cette ſeule démarche pouvoit exciter une guerre civile : car Sforce, déjà puiſſant par lui-même, intéreſſoit à ſon ſort tous ceux qui portoient envie à la faveur de ſon rival, & qui, affectant de tenir un langage de citoyen, diſoient combien les talens de ce capitaine étoient néceſſaires à l'état. On ſe plaignoit qu'on eût arrêté ſi légèrement un homme,

qui devoit avoir pour juge la nation entière. En un mot, le murmure étoit général ; & la reine, intimidée des remontrances qu'on lui fit, fut contrainte de céder, & de commettre à la connoiſſance de cette affaire un juriſconſulte qu'on lui nomma.

Pandolfe, devenu l'objet du déchaînement public, ſonge alors aux moyens d'aſſoupir cette affaire, & cherche même un appui dans celui dont il avoit médité la perte. Il diſſipe adroitement les ſoupçons de Sforce, il le fait ſortir de priſon & il lui donna ſa ſœur en mariage, avec la charge de connétable pour dot. Mais un ennemi qu'il gagne, lui en ſuſcite d'autres.

Jules Céſar de Capoue, qui avoit à ſa ſolde une grande partie des troupes de Ladiſlas, regardant l'union de Pandolfe & de Sforce comme un obſtacle à ſon ambition, médita la ruine de cette eſpèce de duumvirat. Jacques de Bourbon, comte de la Marche, venoit alors à Naples pour épouſer la reine. Ce mariage étoit une fortune pour ce prince, très-éloigné de la couronne de France. C'eſt même une des raiſons pour leſquelles Jeanne l'avoit choiſi comptant qu'il auroit moins de prétentions, & on étoit convenu, que renonçant à la royauté, il ſe contenteroit de gouverner le royaume avec le titre de comte.

Jules-Céſar prit ſur lui d'aller au-devant du comte de la Marche. Il le ſalua comme roi, l'informa du mauvais état où étoit le royaume, & ne lui laiſſa point ignorer la conduite indécente de la reine.

Pluſieurs autres barons s'étant empreſſés à reconnoître auſſi pour roi le comte de la Marche, Jeanne diſſimula ſon dépit & donna ordre aux napolitains de recevoir ce prince comme leur roi. Il ne tarda pas à ſe ſaiſir de toute l'autorité. Les fêtes du mariage n'étoient pas encore finies, qu'ayant fait arrêter Pandolfe, il lui fit couper la tête, après lui avoir arraché par les tourmens l'aveu de tout ce qu'il vouloit ſavoir. Il chaſſa enſuite

tous

tous les jeunes courtiſans dont la reine avoit formé ſa cour ; & il la mit elle-même ſous la garde d'un vieux françois, qui ne permettoit à perſonne d'en approcher.

Peut-être que les napolitains ſe ſeroient intéreſſés foiblement au ſort de la reine, ſi Jacques ne les eût pas aliénés, en donnant toutes les charges aux françois. Mais la jalouſie pour ces étrangers ſe cachant ſous des ſentimens de compaſſion, on regretta bientôt de ne plus voir une princeſſe, qu'on avoit vue juſqu'alors avec ſcandale. Pluſieurs familles d'ailleurs étoient ruinées par la réforme que le roi avoit faite, & toute la jeuneſſe ſoupiroit après ces fêtes, où

parmi les plaiſirs on travailloit à ſa fortune. Il y avoit trois mois que Jeanne ne paroiſſoit point en public, lorſqu'une multitude de napolitains vinrent au château, demandèrent à la voir, & dirent qu'ils vouloient qu'elle fût traitée comme une reine mérite de l'être.

Jules-Céſar, alors un des plus mécontens, parce qu'il n'avoit point eu de part aux graces du roi, forma le projet de la délivrer, ſe flattant de pouvoir prendre la place de Pandolfe. Il voulut en concerter les moyens avec elle ; & la confiance qu'on avoit en lui, lui ayant ouvert l'appartement de la reine, il s'offrit d'ôter la vie au roi.

Jeanne, ne pouvant ſe fier à ſon délateur, crut qu'on lui tendoit un piège ; & ſaiſiſſant l'occaſion de ſe faire un mérite auprès de ſon mari, elle lui découvrit les deſſeins de Jules-Céſar, & le fit cacher derriere une tapiſſerie pour en être témoin lui-même. Jules-Céſar fut arrêté & décapité. Tous ces événemens ſe paſſerent en 1425, dans les cinq premiers mois du règne de Jacques.

Ce prince ſenſible au procédé de la reine, la tint un peu moins reſſerrée : il lui permit même quelque tems après d'aller dîner dans le jardin d'un florentin. Dès qu'on ſut qu'elle ſortoit, la nobleſſe & le peuple coururent avec empreſſe-

ment ſur ſon paſſage. Sa contenance triſte, ſes yeux prêts à ſe baigner de larmes, ſes regards qu'elle abandonnoit avec inquiétude, ou qu'elle retenoit avec crainte; tout intéreſſoit à ſa ſituation, juſqu'à ſes efforts pour cacher ſa douleur, qu'elle ne vouloit pas qu'on ignorât.

Les malheureux ont des droits ſur le cœur humain. Jeanne qui n'avoit ces droits qu'à ce titre, toucha donc le peuple, qui la ſuivit en ſilence juſqu'à la maiſon du florentin. Ce n'étoit encore que de la compaſſion : mais Ottino Carracciolo & Annechino Mormile excitèrent la nobleſſe & la bourgeoiſie, & s'étant préſentés à la

tête d'une multitude armée, lorſque la reine s'en retournoit au palais, ils la conduiſirent à l'archevêché, parmi les acclamations du peuple. On crioit qu'il falloit aller aſſiéger le roi dans un château où il s'étoit retiré, lorſque les plus ſages, prévoyant que Jeanne s'abandonneroit encore à quelque nouveau favori, & croyant trouver dans le roi un frein aux paſſions de cette princeſſe, ſongèrent aux moyens d'étouffer ce tumulte dans ſa naiſſance. On négocia. Il fut convenu d'un côté, que Jacques conſerveroit le titre de roi, avec une penſion de quarante mille ducats pour l'entretien de ſa maiſon; & de l'autre, que Jeanne ſeroit

reconnue pour légitime ſouveraine du royaume, & qu'elle pourroit ſe choiſir une cour convenable à ſon rang. Le traité fut paſſé ſous la garantie de la ville de Naples.

La nouvelle cour de la reine, comme la première, pleine de galanteries & d'intrigues, fut encore une ſource de troubles. Pendant que Sergiani Carracciolo, qui conſoloit cette princeſſe de la perte de Pandolfe, écartoit ſous divers prétextes tous ceux qui pouvoient trop plaire; elle s'attachoit par des bienfaits la nobleſſe & les principaux du peuple. Bientôt le roi Jacques fut à ſon tour priſonnier dans le palais, & tous les fran-

çois furent chaſſés du royaume.

Cependant on murmuroit contre la conduite de la reine, & on ſe ſoulevoit contre Sergiani ; lorſque Sforce, qui avoit des raiſons particulières d'être mécontent de ce miniſtre, en demanda l'exil. Il fallut le lui accorder, car il étoit armé ; pluſieurs barons l'avoient joint avec leurs troupes, & Naples paroiſſoit diſpoſé à ſe déclarer pour lui.

Sur ces entrefaites, Martin V, qui venoit d'être élu dans le concile de Conſtance, demanda la liberté du roi Jacques, à la ſollicitation du roi de France & du duc de Bourgogne. Mais ce roi ne jouiſſant d'aucune conſidération,

& ſe laſſant de porter la couronne uniquement pour être témoin des déſordres de ſa femme, s'embarqua ſecrètement, & revint en France où il ſe fit moine.

Sergiani reparut alors à Naples avec ſa première faveur ; & Sforce qui eut de nouvelles raiſons de ſe plaindre d'un favori, plus déclaré que jamais contre lui, invita Louis d'Anjou, fils de Louis II, qui avoit eu le titre de roi de Naples, à venir prendre poſſeſſion de ce royaume.

Jeanne appelle à ſon ſecours Alphonſe, roi de Sicile & d'Arragon, & l'adopte pour l'engager à venir avec toutes ſes forces. Ces deux concurrens ruinent à l'envi

un royaume, qu'ils veulent ſe ravir l'un à l'autre. Bientôt la reine elle même prend des meſures contre Alphonſe qui a l'avantage, & auquel elle ſe repent d'avoir donné trop d'autorité ; ces précautions tournent contr'elle & contre ſon favori : le roi d'Arragon offenſé, fait empriſonner Sergiani, qu'il croit la cauſe du changement de la reine à ſon égard.

Sforce vole au ſecours de Jeanne, qui n'avoit plus de reſſource qu'en lui. Vainqueur d'Alphonſe, il obtient la liberté de Carracciolo : par ce bienfait il ſe réconcilie avec ce favori. Tous deux réunis ils déterminent la reine à donner la préférence à Louis d'Anjou : elle

l'adopte, & Alphonſe retourne en Eſpagne.

Louis étant mort, Jeanne qui mourut l'année ſuivante, inſtitua pour ſon héritier, Réné, frère de Louis. En elle s'eſt éteinte la première maiſon d'Anjou, qui a regné à Naples.

Ce n'étoit pas aſſez que cette princeſſe eût donné deux prétendans à ce royaume. Eugène IV, ſucceſſeur de Martin V, rejetta l'un & l'autre, & voulut en donner un troiſième; ou du moins il voulut ſe ſaiſir du gouvernement, en attendant qu'il diſpoſât de la couronne, comme il prétendoit avoir droit d'en diſpoſer. Les napolitains n'eurent point d'égard à ſes prétentions.

Alphonſe ſe rendra maître du royaume de Naples. Réné auſſi malheureux que ſes prédéceſſeurs, n'y paroîtra que pour échouer. En s'en retournant par Florence, il y trouvera le pape, qui lui donnera l'inveſtiture. Il reviendra en France avec le titre de roi. Ses droits n'auront fait qu'armer la France & l'Eſpagne l'une contre l'autre ; & dans la ſuite ils cauſeront encore de nouvelles guerres.

Jeanne II étoit montée ſur le trône en 1414, l'année même de l'ouverture du concile de Conſtance. Alors commençoit cette guerre funeſte que Henri V a faite à Charles VI. Ainſi vous connoiſſez la ſituation de l'Angleterre & de la

France pendant le règne de Jeanne à Naples. Il nous reſte à jetter les yeux ſur ce qui ſe paſſoit encore en Allemagne & dans l'égliſe.

Nous ne ſuivrons pas les huſſites parmi les ravages qu'ils faiſoient en Bohême, en Hongrie, en Sicile, en Moravie, en Autriche, &c. Ces peuples, qu'armoit le fanatiſme, étoient d'autant plus redoutables, qu'ils avoient à leur tête un grand capitaine, Jean de Trosnow, chambellan du roi Venceslas, mais plus connu ſous le nom de Ziska, qui ſignifie borgne en bohémien, & qu'on lui donna lorſqu'il eut perdu un œil dans une bataille, diſciplina ces hommes qui s'ameutoient au haſard pour ven-

ger la mort de Jean Hus, & il en fit d'excellens ſoldats.

Venceſlas étant mort ſans poſtérité en 1417, Sigiſmond ſon frère étoit ſon héritier; mais Ziska déclara que cet empereur, après avoir conſenti au ſupplice de Jean Hus, étoit indigne de porter la couronne de Bohême; & il ſoutint cette raiſon par le ſuccès de ſes armes. Il défit Sigiſmond en quatre batailles rangées. Ayant enſuite perdu le ſeul œil qui lui reſtoit, lorſqu'il obſervoit une place, il voulut inutilement ſe démettre du généralat; ſes ſoldats s'y oppoſèrent. Ainſi forcé de commander, il continua de vaincre, & il gagna encore quatre autres grandes batailles.

L'empereur déſeſpérant de conquérir la Bohême, fit offrir à Ziska le gouvernement de ce royaume, le commandement des armées, les droits & les revenus de la couronne, demandant ſeulement d'être lui-même reconnu par les peuples pour légitime ſouverain, & de porter le titre de roi. Le général des huſſites accepta; il eut même aſſez de crédit dans ſon parti, pour faire agréer ces propoſitions; mais comme il étoit en chemin pour ſe rendre auprès de Sigiſmond, il mourut de la peſte en 1424. Ses dernières paroles furent d'ordonner qu'on l'écorchât pour faire une caiſſe de ſa peau; aſſurant que le ſon de cet inſtrument militaire mettroit en

fuite les ennemis. Il n'en jugeoit pas ainſi ſans fondement : car il pouvoit prévoir que cette caiſſe étoit bien capable d'entretenir le fanatiſme dans l'ame de ſes ſoldats. En effet, les troupes de l'empire, qui depuis long-tems n'oſoient plus paroître devant les huſſites, furent encore vaincues pluſieurs fois, quoique ces rebelles ſe fuſſent diviſés en deux partis. Il eſt vrai qu'ils retrouvèrent encore un grand capitaine dans Procope.

L'année 1423 étoit celle que les pères de Conſtance avoient indiquée pour tenir un concile général à Pavie. Il s'ouvrit en effet le 22 juin : il fut preſque auſſitôt tranſporté à Sienne, à cauſe de la peſte;

& alors Martin V ſe hâta de le diſſoudre, ſous prétexte qu'il étoit venu peu de prélats. Il eſt vrai que les troubles qui régnoient par-tout, n'avoient permis qu'à peu d'égliſes d'y envoyer des députés. Mais la vraie raiſon de Martin, c'eſt qu'il craignoit un tribunal, qui ſe propoſoit de réformer l'égliſe dans ſon chef comme dans ſes membres.

Bâle fut choiſi pour y tenir dans ſept ans un autre concile général. C'étoit éluder le décret du concile de Conſtance : car certainement l'intention n'avoit pas été de raſſembler les évêques, pour les ſéparer preſqu'auſſitôt. Pluſieurs ſe plaignirent de ce que Martin s'oppoſoit à la réforme de l'égliſe. Ce

fut inutilement : il fallut obéir aux bulles, & l'on ſe ſépara.

Le concile s'ouvrit à Bâle en 1431, lorſque Eugène IV venoit de ſuccéder à Martin. Craignant que le pape n'entreprît de le diſſoudre ou de le transférer, il déclara que repréſentant l'égliſe, il tenoit ſon pouvoir immédiatement de Jeſus-Chriſt ; que le pape même étoit obligé de lui obéir ; qu'il ſeroit puni, s'il refuſoit de ſe ſoumettre ; & que tout ce qu'il pourroit faire pour la diſſolution du concile, ſeroit regardé comme nul.

Auſſitôt parurent, une bulle par laquelle Eugène ordonnoit la diſſolution du concile, & des décrets du concile qui ordonnoient à Eu-

gène la révocation de ſa bulle. Cette altercation dura juſqu'en 1434. Cependant le pape qui, dans cet intervalle, avoit eu la guerre avec les Colonnes & avec le duc de Milan, & qui l'année précédente avoit été chaſſé de Rome par le peuple, craignant d'être encore traité comme contumace par le concile, révoqua ſa bulle, & le déclara légitimement aſſemblé.

Alors le concile s'occupa de la réforme de l'égliſe, ſur-tout dans ſon chef : car il n'oublia pas les abus de la cour de Rome, & entr'autres, les droits qu'elle s'arrogeoit ſur les bénéfices. Il fit plus : il ordonna au pape de comparoître, pour répondre aux accuſations

de ſimonie, & autres qu'on faiſoit contre lui.

Le pape publia une bulle, par laquelle il transféroit le concile à Ferrare, ſi les pères de Bâle continuoient à procéder contre lui. Ils continuèrent cependant, ils le ſommèrent même de révoquer cette bulle : il n'en fit rien, & en 1438 il y eut à Ferrare un ſecond concile, compoſé de quelques évêques d'Italie, & transféré l'année ſuivante à Florence.

Les empereurs grecs jugeant du préſent par le paſſé, s'imaginoient que les papes pouvoient tout ce qu'ils avoient pu, & que par conſéquent ils diſpoſoient encore des forces de l'Europe. C'eſt pourquoi,

dans l'eſpérance d'en obtenir contre les infidèles des ſecours que les papes ne pouvoient donner, ils négocioient depuis long-tems la réunion de l'égliſe grecque avec l'égliſe latine. Or, le concile de Ferrare paroiſſant fournir une occaſion favorable à ce deſſein, Jean Manuel Paléologue, qui régnoit alors, s'y rendit avec le patriarche de Conſtantinople & d'autres prélats. On diſputa beaucoup, il y eut de longues altercations, enfin on crut avoir trouvé des explications propres à concilier les deux égliſes, & on ſe ſépara avec la confiance d'avoir éteint le ſchiſme. Mais à Conſtantinople, on n'approuva rien de ce que l'empereur & ſes

prélats avoient fait. On effaça ſon nom des dyptiques : on ſe ſépara de ceux qui avoient ſigné l'union, & pluſieurs mêmes ſe rétractèrent.

Cependant les deux conciles s'excommunioient, & proteſtoient réciproquement contre leurs décrets. Enfin celui de Bâle, alors compoſé de trente-neuf prélats, & de près de cent eccléſiaſtiques du ſecond ordre, dépoſa Eugène comme contumace, ſimoniaque, parjure, ſchiſmatique, hérétique, &c. & élut pour pape Amédée, duc de Savoie, alors retiré ſur le bord du lac de Genève, dans une ſolitude où il vivoit en hermite. Amédée prit le nom de Félix V.

Ainſi, par les obſtacles que le

pape mettoit à la réforme, le concile même devenoit l'occaſion d'un ſchiſme, qui menaçoit de diviſer encore toute la chrétienté. Ce malheur fut prévenu par la conduite ſage des principales puiſſances de l'Europe.

D'après les délibérations des prélats aſſemblés à Bourges, Charles VII déclara qu'il ne reconnoiſſoit point le concile de Ferrare; qu'il tenoit celui de Bâle comme ſeul légitimement aſſemblé, & qu'en même tems il ne vouloit point ſe départir de l'obéiſſance due à Eugène, qu'il continuoit de reconnoître pour pape légitime.

Les allemands, dans pluſieurs diètes, prirent auſſi le parti de la

neutralité; déclarant qu'ils reconnoiſſoient également Eugène & le concile de Bâle, & qu'ils ne recevoient ni les décrets du concile contre Eugène, ni ceux d'Eugène contre le concile. L'Angleterre tint la même conduite, & ne prit preſque point de part à ce ſchiſme, parce qu'elle n'avoit point envoyé de députés à Bâle. L'égliſe d'Ecoſſe excommunia Félix & le concile qui l'avoit élu. Alphonſe d'Arragon, alors en guerre avec Réné d'Anjou, ſe conduiſoit avec artifice, faiſant des propoſitions aux deux papes, & ne ſe déclarant point, afin de les mettre l'un & l'autre dans la néceſſité de le ménager. Le reſte de l'Italie, à l'exception du

Piémont & de la Savoie, étoit pour Eugène. La Pologne & la Hongrie, par des motifs particuliers, adhéroient à Félix, ainſi que l'univerſité de Paris & celles d'Allemagne, qui écrivirent beaucoup pour prouver l'autorité du concile de Bâle.

Il eſt vrai que reconnoître le concile de Bâle pour légitime, c'étoit le reconnoître pour juge du pape, & par conſéquent il y avoit de la contradiction à ne pas ſe ſoumettre au jugement qu'il portoit contre Eugène: mais il valoit mieux ſe contredire, que de cauſer un nouveau ſchiſme. Heureuſement ceux qui ſe déclarèrent, formèrent de part & d'autre des partis bien foi-

bles.

bles. En vain les deux papes négocièrent dans toutes les cours : la neutralité continua de prévaloir, & les conciles de Bâle & de Florence ceſsèrent de laſſitude en 1443. Aucun des deux n'ayant voulu céder, on ſe ſépara ſans avoir rien fait pour rétablir la paix. On arrêta ſeulement que dans trois ans on tiendroit à Lyon un concile général, & ce concile ne ſe tint pas. Le ſchiſme dura juſqu'à la mort d'Eugène IV, arrivée en 1557. L'année ſuivante, il fut éteint ſous Nicolas V, par les ſoins des princes chrétiens, & ſur-tout de Charles VII & de l'égliſe de France. Félix, à qui l'on fit des propoſitions avantageuſes, donna ſa dé-

miſſion, & elle fut approuvée par quelques prélats qui étoient à Lauſanne avec lui, & qui croyoient y continuer le concile de Bâle.

L'égliſe de France fut la ſeule qui retira quelques avantages des décrets portés dans le concile de Bâle. Les prélats s'étant aſſemblés à Bourges pour les examiner, les reçurent avec quelques modifications, & ſupplièrent Charles VII de confirmer par une loi ce qu'ils avoient arrêté. Cette loi leur fut accordée, ſous le nom de pragmatique ſanction. Elle établit l'autorité du concile général ſur le pape : elle lui enleva preſqu'entièrement la poſſeſſion où il étoit de nommer aux bénéfices, & de juger les cauſes

eccléſiaſtiques dans le royaume: elle rétablit les élections, telles à peu près qu'elles avoient été avant les uſurpations de la cour de Rome; enfin elle abolit les graces expectatives, les annates qui furent déclarées ſimoniaques, & les autres exactions dont nous avons eu occaſion de parler. Tels ſont les principaux articles de cette pragmatique.

Pendant les troubles de l'égliſe, la révolte des huſſites continuoit, & ne finit qu'en 1436. Ce ne fut qu'à la faveur des diviſions qui ſe mirent parmi eux, que Sigiſmond réuſſit à ſe faire reconnoître roi de Bohême. Il rétablit la paix, & négocia même avec ſuccès auprès du

concile de Bâle la réconciliation des huſſites avec l'égliſe.

Etant mort en 1437, il eut pour ſucceſſeur à l'empire Albert II, duc d'Autriche, ſon gendre & ſon héritier, & par conſéquent roi de Bohême & de Hongrie. Depuis Albert, mort en 1439, l'empire n'eſt plus ſorti de la maiſon d'Autriche. Frédéric III, ſon couſin germain, fut élu en 1440, & régna juſqu'à 1493.

CHAPITRE IV.

Fin de l'Empire grec.

LES françois avec leur gouvernement féodal & leur barbarie, car alors ils étoient encore bien barbares, ruinèrent entièrement l'em-

pire grec. Il fut auſſi aiſé de le leur enlever, qu'il leur avoit été facile de le conquérir : mais ce n'étoit plus le même empire qu'on reprenoit ſur eux. Très-borné en Aſie, il étoit diviſé en Europe en une multitude de ſouverainetés.

Avec beaucoup de courage, les françois travailloient d'autant plus à ſe détruire réciproquement, qu'ils étoient tout-à-fait ſans diſcipline. Soldats, & rien autre, ils achevèrent la ruine des arts & du commerce. Conſtantinople appauvrie n'avoit plus de marine, elle n'en pouvoit avoir, & cependant il en falloit une pour défendre ſes côtes contre les infidèles. Tels étoient les reſtes de cet empire, d'où Mi-

chel Paléologue chaſſa les françois en 1261.

Depuis ce tems il ſemble que les déſordres croiſſent, & que les guerres civiles ſe multiplient, & ſont plus cruelles, à meſure que les turcs font plus de progrès. Bien loin de ſe réunir contre l'ennemi commun, les diverſes factions s'allient tour-à-tour avec les ſultans; & pour ſe ruiner mutuellement, elles ſe ruinent toutes enſemble.

Les moines avoient envahi tous les principaux ſiéges; ils étoient le ſeul clergé, depuis que Théodora avoit rétabli le culte des images. Loin du monde par leur inſtitution, ils s'en rapprochèrent par un eſprit différent, & ils le gouver-

nèrent pour le troubler. Ils entroient dans les conſeils du prince, ils ſe mêloient dans les aſſemblées & dans les émeutes du peuple : en un mot, la guerre, la paix, tout ſe faiſoit par eux.

Ils occupoient les grecs, naturellement ſophiſtes, de mille queſtions ſubtiles, qui ſouvent n'avoient aucun rapport au dogme, & qu'on traitoit cependant comme eſſentielles. Les empereurs qui devenoient moines, parce qu'ils vivoient parmi des moines, s'occupoient également de ces queſtions. Pluſieurs même ſe ſeroient cru coupables, s'ils les avoient négligées pour donner leurs ſoins au gouvernement. Ainſi la ſuperſtition, con-

traire à la religion comme à l'état, faiſoit naître continuellement de nouvelles diſputes, qui produiſoient ſans ceſſe des ſchiſmes ; & animant les ſectes les unes contre les autres, il en réſultoit des déſordres d'autant plus funeſtes, qu'ils devenoient l'unique objet du gouvernement.

Pendant ſoixante ans que les latins ont été maîtres de Conſtantinople, ils ont élevé une nouvelle barrière entre les deux égliſes, parce qu'ils ont aliéné les grecs de plus en plus. Les moines ſur-tout ne vouloient pas entendre parler de la réunion ; ils connoiſſoient trop la puiſſance des papes, & les moines conduiſoient le peuple. Auſſi les

empereurs ſe ſont-ils rendus odieux à leurs ſujets, toutes les fois qu'ils ont cherché à s'unir de communion avec les latins. S'ils y penſoient ſincèrement, & pour le bien de la religion, on ne peut trop les louer; mais ſi c'étoit par politique, comme on a lieu de le croire, il falloit qu'ils fuſſent bien aveugles. Quels grands ſecours pouvoient-ils attendre des princes chrétiens, dans le quatorzième ſiècle & dans le quinzième. Cependant ils venoient s'humilier aux pieds des papes, & ils parcouroient l'Europe, mendiant des ſecours qu'on ne pouvoit pas leur donner. Tout annonçoit donc la ruine d'un empire qui, mal gouverné depuis long-tems, ne pou-

voit plus ſe ſoutenir par lui-même. Nous paſſons rapidement ſur les cauſes intérieures de ſa décadence, pour arriver aux cauſes extérieures.

Lorſque les ſucceſſeurs de Gengiskan conquirent la partie de l'Aſie mineure, que poſſédoient les turcs Seljoucides d'Iconium, pluſieurs émirs turcs ſe retirèrent dans les montagnes, pour ne pas ſubir le joug des vainqueurs. Parmi ces rochers, ils ſe préparèrent à devenir eux-mêmes conquérans, en ſe formant à la tempérance & à la fatigue; & ils en ſortirent au commencement du quatorzième ſiècle, pour ravager & envahir les provinces orientales de l'empire grec. Othman, un de ces émirs, eſt celui

qui ſe diſtingua le plus, & qui devoit donner ſon nom à un nouvel empire. Orcan, ſon fils, qui lui ſuccéda en 1326, fit de nouvelles conquêtes, pendant que Conſtantinople étoit troublée par l'ambition du gouverneur de Theſſalonique: maître de Nicée, il en fit la capitale de ſes états, & il ſe propoſoit de paſſer le Boſphore.

Cantacuzène qui, ayant pris les armes, avoit forcé l'empereur Jean Paléologue à le recevoir pour collègue, ſuſpendit les projets d'Orcan, en lui donnant ſa fille en mariage. Mais quelque tems après, connoiſſant la préférence du peuple pour Jean Paléologue, il abdiqua & ſe retira dans un monaſtère. Ainſi, il

étoit tout-à-la-fois moine & beau-père d'un turc. Pendant le peu de tems qu'il régna, il donna au moins ſes ſoins au rétabliſſement de la marine. Il nous a laiſſé ſa vie écrite par lui-même, & quelques autres ouvrages.

L'abdication de ce prince fut ſuivie de quelques troubles ; & Orcan, qui n'avoit point fait alliance avec Paléologue, fit paſſer des troupes en Europe, & ſe rendit maître de la province de Charipolis. Amurath, ſon fils, eut encore de plus grands avantages. Il prit Andrinople, Philippopolis, ſoumit la Macédoine, l'Albanie & toute la Theſſalie, à l'exception de Theſſalonique. Bajazeth, ſon

fils

fils, ſurnommé Ilderim ou le Foudre, lui ſuccéda.

Les déſordres croiſſent à Conſtantinople : Andronic, à qui la paſſion de régner avoit inſpiré l'horrible projet d'égorger ſon pere, Jean Paléologue, s'échappe de ſa priſon, & s'étant retiré auprès de Bajazeth, il en obtient des ſecours, avec leſquels il ſe rend maître de Conſtantinople. Jean Paléologue & Manuel ſon ſecond fils, ſont traînés dans la priſon, où Andronic avoit été enfermé.

Deux ans & demi après, ces deux princes s'échappent à leur tour. Ils obtiennent auſſi de Bajazeth des ſecours avec leſquels ils recouvrent le trône. Ils deviennent

tributaires de ce ſultan. Ils s'engagent à l'accompagner dans ſes expéditions ; & ils forcent eux-mêmes les villes de leur dépendance à paſſer ſous la domination des turcs. L'empire grec étoit preſque réduit à la ſeule ville de Conſtantinople, en 1391, que mourut Jean Paléologue.

Manuel, qui étoit alors à la cour de Bajazeth, s'enfuit ſecrètement, & vient à Conſtantinople où il eſt reconnu empereur. Le ſultan, qui veut ſe rendre maître de cette capitale, en ruine les environs & empêche les vivres d'y entrer.

C'étoient les commencemens du règne de Sigiſmond en Hongrie. Ce prince conſidérant que les turcs,

maîtres de la Bulgarie & de la Valachie, menaçoient déjà ſes états, crut avec raiſon qu'il étoit de ſon intérêt d'empêcher l'entière ruine de l'empire grec. Il avoit pris la fortereſſe de Raach, & il formoit le ſiége de Nicopoli, lorſque Bajazeth vint au ſecours de cette place.

Un grand nombre de ſeigneurs françois avoit amené des troupes à Sigiſmond, & formoit un corps conſidérable. Leur bravoure eût été d'un grand ſecours, s'ils avoient été plus dociles : mais ils dédaignèrent d'écouter les conſeils du roi de Hongrie, qui ſavoit mieux qu'eux la manière dont il falloit combattre les turcs. Ils firent donc des pro-

diges de valeur : & en même tems ils entraînèrent dans leur déroute l'armée entière. C'eſt la juſtice que l'hiſtoire rend à leur courage & à leur imprudence.

Bajazeth fit égorger cruellement tous les priſonniers, à l'exception de ceux dont il eſpéroit une groſſe rançon : mais il faut avouer qu'avant la bataille, les françois eux-mêmes lui avoient donné l'exemple de cette barbarie.

Sigiſmond, qui s'étoit rendu odieux par la ſévérité avec laquelle il avoit pourſuivi les partiſans de Charles de Duras, roi de Sicile, ſe rendit encore mépriſable, en ſacrifiant ſes devoirs à ſes plaiſirs, dans un tems où il venoit d'eſſuyer

un échec auſſi funeſte. Il eſt un exemple de ce que deviennent les princes, lorſqu'aveuglés par une fauſſe grandeur, ils ſe croient tout permis, & lorſque devenus malheureux, ils s'inſtruiſent par les revers. On le voit errer de province en province : il eſt enfermé dans une priſon par ſes propres ſujets : il recouvre la liberté & la couronne : il eſt élevé à l'empire : & il devient grand, parce qu'il ſait mieux apprécier ce qu'il eſt. On l'a vu donner la paix à l'égliſe.

Bajazeth, vainqueur de Sigiſmond, s'approcha bientôt de Conſtantinople. Il en ruina la campagne & les fauxbourgs. N'ayant pu s'en rendre maître, il revint l'année ſui-

vante. Il continua de la ſerre pendant dix ans, & preſſa ſi fort cette ville, qu'il la réduiſit à la dernière extrêmité. Il ſe préparoit à donner l'aſſaut, lorſque ſon grand-viſir lui repréſenta que la priſe de Conſtantinople armeroit contre lui toute la chrétienté, & qu'il étoit plus prudent d'offrir la paix à l'empereur, dans une conjoncture où il pouvoit lui faire la loi. Il falloit que ce viſir connût bien mal l'état actuel des princes chrétiens, leur impuiſſance, leurs diviſions, & leur ignorance ſur leurs vrais intérêts. Bajazeth cependant ſuivit ce conſeil, & il accorda une trêve de dix ans à Manuel; à condition qu'on lui payeroit un tribut de dix mille pièces

d'or, qu'on bâtiroit une moſquée dans Conſtantinople, & qu'un cadi y réſideroit, pour y être le magiſtrat des mahométans.

Andronic, frère aîné de Manuel, étant mort, le ſultan offrit à Jean Paléologue, fils de ce prince, de ſoutenir ſes droits à l'empire, s'il lui promettoit d'échanger Conſtantinople contre la Morée. Jean accepta la propoſition, monta ſur le trône, & refuſa de faire l'échange. Quant à Manuel, forcé d'obéir aux ordres de Bajazeth, il abandonna ſes états, & vint mendier des ſecours en Italie, en France, en Angleterre : mais les hiſtoriens ne parlent que des réceptions magnifiques qu'on lui fit par-tout.

Bajazeth commençoit donc à commander dans Conſtantinople, il étendoit ſon empire, & il paroiſſoit n'avoir que des ennemis peu redoutables, lorſque tout-à-coup il fut arrêté au milieu de ſes ſuccès.

Alors un tartare conquéroit la Perſe, l'Inde, la Syrie & pluſieurs autres provinces. Tamerlan, c'eſt ainſi que nous le nommons, ſortoit de la Sogdiane, aujourd'hui le pays des Usbecks. Quoique né ſans états, ſes conquêtes égaloient preſque celles de Gengis-kan, dont on prétend qu'il deſcendoit par les femmes. Appelé par les émirs turcs & par Manuel, il envoya des ambaſſadeurs à Bajazeth, pour lui déclarer la guerre, s'il ne reſtituoit

les pays dont il s'étoit injuſtement emparé. Au milieu des ravages qu'il faiſoit lui-même, il voulut que la juſtice parût une fois du côté de ſes armes. Bajazeth marcha contre ce nouvel ennemi, fut vaincu, fait priſonnier, & mourut bientôt de chagrin dans ſa priſon. On fait monter le nombre des morts à plus de trois cens quarante mille. Cette grande bataille ſe donna près de Céſarée en 1402.

Manuel ayant appris la victoire de Tamerlan, revint à Conſtantinople. L'empereur Jean, qui en fut chaſſé, obtint dans la ſuite la ville de Theſſalonique, & ſe fit moine ſur la fin de ſa vie. Tamerlan, qui tourna ſes armes d'un

autre côté, mourut peu d'années après dans une grande vieilleſſe. Enfin les émirs turcs, rétablis dans leurs poſſeſſions, déchirèrent l'empire ottoman, tandis que les fils de Bajazeth, armés les uns contre les autres, en diſputoient les reſtes. Cette guerre dura juſqu'en 1413, que Mahomet, vainqueur de Moyſe ſon frère, raffermit de nouveau la puiſſance ottomane. Voilà les cauſes qui ſuſpendirent la ruine de l'empire grec. Manuel vécut même en paix avec Mahomet, à qui il avoit donné des ſecours contre Moyſe.

La guerre recommença ſous Amurath II, fils de Mahomet. Manuel ſe vit aſſiégé dans Conſtantinople, pour avoir voulu ſemer la diviſion

parmi les turcs. Cette ville fut ſur le point d'être priſe. Les grecs qui la défendirent par leur courage, dirent qu'ils avoient vu la vierge combattre à leur tête, & qu'elle avoit jetté l'épouvante parmi les ottomans, qui l'avoient vue comme eux. Manuel obtint la paix, & mourut la même année avec l'habit de moine, & le nom de Mathieu, qu'il prit deux jours avant ſa mort. Jean Paléologue ſon fils & ſon ſucceſſeur, eſt le même que nous avons vu au concile de Ferrare & de Florence.

Après la mort d'Albert d'Autriche, empereur, & roi de Bohême & de Hongrie, les hongrois, à l'excluſion du fils poſthume de ce

prince, avoient donné la couronne à Ladislas, roi de Pologne. Preſque auſſitôt Ladiſlas attira les turcs dans ſes nouveaux états, & Belgrade, aſſiégée, ne fut ſauvée que par la valeur & la conduite de Jean Hunniade, gouverneur de Tranſilvanie. Amurath revint l'année ſuivante : mais toujours défait par Hunniade, il fut enfin contraint de demander la paix, & on fit une trève de dix ans. Le ſultan, qui préféroit la retraite aux grandeurs, abdiqua, & laiſſa la couronne à ſon fils Mahomet II.

Les turcs obſervoient exactement le traité fait avec Ladiſlas, & comptant ſur la même exactitude de la part des chrétiens, ils

avoient dégarni leurs provinces d'Europe, & fait paſſer en Aſie la plus grande partie de leurs forces. Jean Paléologue jugea ce moment favorable pour repouſſer les infidèles au-delà du Boſphore. Eugène IV en penſa de même, ainſi que le cardinal Julien, légat en Allemagne, célèbre par le zèle avec lequel il avoit pourſuivi les huſſites; & par la défaite des armées qu'il avoit conduites contr'eux.

Cependant les hongrois ſe faiſoient quelque ſcrupule de rompre une trève, jurée ſur l'évangile. Le cardinal-légat les raſſura, en leur prouvant qu'ils ne devoient pas ſe mettre en peine d'obſerver un traité contraire aux intérêts des princes

chrétiens, fait à l'insu du pape, & qui devenoit nul aussitôt que le pape le désapprouvoit. Il prouva même qu'il y auroit de la perfidie à être fidèle à ce traité impie; c'est ainsi qu'il le qualifioit. Il semble que Julien faisoit au moins ces raisonnemens trop tard : car il avoit été présent à ce traité impie; & quoiqu'avec quelque répugnance, il y avoit donné son consentement. Les ordres du pape vinrent à l'appui des raisons du légat. Eugène IV ordonna de rompre la trève, déclarant Ladislas délié de tout serment, & on reprit les armes.

Comme Mahomet étoit jeune encore, les turcs invitèrent Amurath à reprendre la couronne, pour mar-

cher à leur tête. Ce prince ſortit donc de ſa ſolitude, repaſſa la mer, & défit les hongrois dans la Bulgarie, près de Varne. Ladiſlas & Julien perdirent la vie. Amurath, après cette victoire, abdiqua pour la ſeconde fois ; mais une nouvelle guerre le força bientôt à reprendre la couronne.

Bajazeth ayant fait la conquête de l'Albanie, avoit emmené en ôtage Georges Caſtriot, fils d'un ſeigneur du pays. Cet enfant élevé dans la cour ottomane, joignoit à la figure l'eſprit, le courage & l'adreſſe. Les janiſſaires l'eſtimoient & l'aimoient : ils l'appeloient Scanderberg, d'un nom compoſé de celui d'Alexandre, & Amurath lui don-

noit insensiblement toujours plus de part dans sa confiance.

Sur ces entrefaites, le père de Scanderberg étant mort, ce jeune homme ose former le projet de recouvrer la ville de Croie, qui lui appartenoit. Il arrache au secrétaire du visir un ordre au gouverneur de lui remettre cette place. Il s'échappe, vient à Croie, égorge la garnison ottomane, & met la ville en état de défense. Amurath se présente bientôt devant Croie; deux fois il en forme le siége, & deux fois il est obligé de le lever, & il meurt sans pouvoir s'en rendre maître.

Jean Paléologue, mort en 1445, n'avoit point laissé d'enfant. Ses frères, qui avoient troublé l'empire

pendant ſa vie, continuèrent à le troubler. Enfin Conſtantin l'emporta ſur ſes frères Thomas & Démétrius, à qui cependant il fut obligé de céder les états, qu'il avoit avant de monter ſur le trône. On voit que les grecs avoient appris des françois à donner des ſeigneuries aux princes du ſang; & que cet uſage de démembrer l'empire, s'étoit établi préciſément dans les tems où les provinces étoient envahies par les turcs.

Enfin Conſtantinople eſt aſſiégée par Mahomet II. Conſtantin Paléologue eſt tué ſur la brèche. La ville eſt priſe d'aſſaut; & tout ce qui échappe au fer des ottomans, eſt réduit en eſclavage.

Les grecs ſe défendirent avec la valeur qu'inſpire le déſeſpoir. Mais il ne faut pas oublier de remarquer, que dans le tems même que la mort ou l'eſclavage les menaçoient, ceux qui vouloient l'union avec l'égliſe latine, & ceux qui ne la vouloient pas, formoient encore deux partis qui s'anathématiſoient, ſans conſidérer que Mahomet alloit bientôt terminer cette queſtion. Telle eſt la fureur avec laquelle ce peuple s'étoit toujours occupé de ſes diſputes.

Mahomet fit encore de grandes conquêtes en Europe & en Aſie. Cependant ſes armes échouèrent toujours contre Scanderberg. Elles échouèrent encore contre les che-

valiers de Rhodes, aujourd'hui les chevaliers de Malte; & Hunniade lui fit lever le ſiége de Belgrade.

Mahomet n'ayant pu ſe rendre maître de l'île de Rhodes, envoya dans la Pouille une armée, qui forma le ſiége d'Otrante. Cette place fut priſe d'aſſaut en 1480. Mais le ſultan étant mort l'année ſuivante, Ferdinand, fils naturel & ſucceſſeur d'Alphonſe, la recouvra, en accordant aux turcs une capitulation honorable.

CHAPITRE V.

Conſidérations ſur les peuples de l'Europe, depuis la chûte de l'empire d'Occident, juſqu'à la chûte de l'empire grec.

CHAQUE homme borné à ſes propres forces, ſent toute ſa foibleſſe ; & ce ſentiment le met dans la néceſſité de ſe joindre à d'autres. Les hordes ſe forment donc : mais deux choſes déterminent à peu près le nombre des individus qu'elles doivent contenir. D'un côté, il faut que le nombre ſoit aſſez grand, pour que chacune trouve dans le ſentiment de ſes forces, la confiance de réſiſter ou d'attaquer avec avan-

tage; & de l'autre, il faut que, ſuivant les pays, il ſoit plus ou moins borné, afin que la troupe entière puiſſe ſubſiſter dans les lieux où elle erre. Quand la population trop accrue dérange cette proportion, les révolutions naiſſent les unes ſur les autres, les troupes ſe pouſſent, ſe diviſent, ſe réuniſſent & débordent de toutes parts.

Les hordes n'ont aucune expérience pour ſe conduire dans des circonſtances auſſi différentes de celles où elles étoient auparavant: néanmoins elles conſervent encore la même confiance; ſe conduiſant par inſtinct, comme elles ſe ſont toujours conduites, & ne comprenant pas pourquoi elles n'ont plus

les mêmes ſuccès. Si au milieu de ces déſordres un chef joint à l'inſtinct un peu plus de réflexion que les autres, il lui ſera facile de forcer pluſieurs troupes à marcher ſous ſes ordres, & de devenir un conquérant; mais ces barbares ſeront dans les conquêtes où ils ſe ſeront fixés, ce qu'ils étoient dans les vaſtes campagnes où ils erroient; c'eſt-à-dire, qu'incapables de réfléchir ſur la nouveauté de leur ſituation, ils n'auront encore pour règles que leur inſtinct: voilà pourquoi depuis la ruine de l'empire d'Occident, l'Europe a tant de peine à ſe civiliſer.

Dans la Grèce, les mêmes déſordres ont eu des ſuites bien différen-

tes ; car les peuples, las de la guerre, ſongèrent de bonne heure à ſe donner des loix ; ils en demandèrent, & ils ſe ſoumirent au moins ſans répugnance à celles qui leur furent offertes : tout occupés des ſoins d'établir la meilleure forme de gouvernement, ils firent naître pluſieurs légiſlateurs ; & ils ſe civiliſèrent au point que, malgré la multitude des cités différemment gouvernées, ils ſe regardèrent pendant un tems, comme une ſociété de concitoyens. Or, pourquoi les européens n'ont-ils pas ſenti, comme les grecs, le beſoin des loix ? Il ſemble que les déſordres croiſſant à proportion de la grandeur des états, ce beſoin devoit être

encore plus ſenſible pour eux.

C'eſt que les grecs étoient pauvres, & que les européens étoient riches. Il étoit naturel que les grecs ſans avarice, parce qu'ils étoient ſans richeſſes, préféraſſent la paix à des guerres deſtructives; & qu'au contraire, les européens que l'uſage des richeſſes avoit rendus avares, préféraſſent la guerre qui les avoit enrichis, & qui paroiſſoit pouvoir les enrichir encore. Devenus tout-à-coup riches, parce qu'ils avoient dépouillé les vaincus, il falloit bien que, dans l'eſpérance d'acquérir de nouvelles richeſſes, ils armaſſent continuellement pour ſe dépouiller tour-à-tour eux-mêmes.

La barbarie qui ſe répand dans l'Europe,

l'Europe, après la ruine de l'empire d'Occident, eſt donc bien différente de celle que nous avons vue en Grèce, parce qu'elle a tous les vices des nations que le luxe a corrompues : tous ces barbares ne ſe meuvent que par un inſtinct aveugle, comme des troupeaux de bêtes féroces. L'argent eſt l'unique proie qui les attire ; & ils ſe déchirent, pour ſe l'arracher mutuellement. S'ils forment différentes nations, qui paroiſſent ſe gouverner par des coutumes ou par des loix ; ces nations ne ſavent point ce qu'elles ſe doivent : elles ſont encore les unes par rapport aux autres auſſi ſauvages qu'elles pouvoient l'être, orſqu'elles étoient des hordes er-

rantes dans les forêts du Nord.

Cet esprit sauvage se perpétue de siècle en siècle : l'avidité l'entretient : une fausse gloire lui fait prendre de nouvelles forces : & les meilleurs esprits sont entraînés par l'instinct barbare, qui arme tous les peuples. Charlemagne, ce grand législateur qui civilisa les françois pour un moment, étoit encore un sauvage par rapport aux saxons : le plus juste des rois, S. Louis.... Nous n'osons continuer, nous respectons en lui une erreur qui ne déshonore que son siècle.

La sagesse de Charlemagne passe avec lui. Comme chaque peuple, chaque corps même se croit puissant; la force dans laquelle on met

toute ſa confiance, devient encore l'unique règle. Bien loin de ſentir le beſoin des loix, on néglige, on proſcrit celles qu'on a, & on craindroit de s'en donner de nouvelles. Ainſi les déſordres croiſſent & ſe multiplient.

Mais ces barbares, plus avides qu'ambitieux, conduiront-ils au moins leurs entrepriſes avec quelques lumières ? Non ; c'eſt encore l'inſtinct qui les guide. Armés ſans avoir d'objet fixe, ils ne connoiſſent ni leurs reſſources ni celles de leurs ennemis : ils ne méditent point ſur les moyens de ſurmonter des obſtacles qu'ils ne prévoient pas : ils ne ſavent ni temporiſer, ni ſaiſir le moment d'agir, ni profiter de

leurs avantages, pour faire une paix utile : ſouvent les ſuccès leur deviennent auſſi funeſtes que les revers, & après s'être battus pour ſe battre, ils quittent les armes par laſſitude, pour les reprendre bientôt à contre-tems.

S'ils font des traités, la juſtice n'en dicte pas les articles : ils ne la connoiſſent pas : ils cherchent à ſe ſurprendre, le plus foible cède au plus fort ; ils ne reſpectent pas les engagemens les plus ſacrés : ils ſe font une ſi grande habitude de violer leurs ſermens, qu'il leur paroît tout naturel de les violer ; & ils en forment le deſſein au moment même qu'ils s'engagent. S'il eſt honteux de recevoir la loi de ſon en-

nemi ; s'il eſt encore plus honteux de manquer à la foi jurée ; s'il l'eſt plus encore d'abuſer de la religion pour être parjure, quelle eſt la nation de l'Europe qui ne s'eſt pas couverte d'ignominie ?

Les peuples n'imaginoient donc pas avoir à remplir des devoirs reſpectifs : mais les citoyens, ſi l'on peut donner ce nom à ces ſauvages fixés en Europe, n'imaginoient pas davantage qu'il fût de leur intérêt de ſe lier par des obligations réciproques. Le roi, le clergé, la nobleſſe & le peuple, tous étoient ennemis ; & ſouvent le chef d'une religion de paix, ennemi tour-à-tour des uns & des autres, armoit lui-même toute la chrétienté. Au

milieu de ces déſordres, chacun uſurpe, perſonne ne connoît ſes droits, les prétentions naiſſent de toutes parts. On céde ce qu'on doit défendre, on défend ce qu'on doit céder; & la confuſion vient au point qu'il ſemble n'y avoir ni état, ni religion. C'eſt qu'il n'y avoit point de mœurs, & malheureuſement il étoit difficile qu'il s'en formât.

Toute l'hiſtoire démontre qu'il y a plus de mœurs dans un peuple, à proportion qu'il y a moins d'inégalité parmi les citoyens. La Grèce ſeule en donne pluſieurs exemples; & Lacédémone, où les fortunes étoient égales, conſerva ſes vertus pendant pluſieurs ſiècles. Ce n'eſt

pas qu'on doive entreprendre d'établir une égalité parfaite dans tous les tems, & ſur-tout dans les grands empires. Ce projet cauſeroit de nouveaux troubles ; & à peine ſeroit-il exécuté, qu'il ſe détruiroit de lui-même. Mais ſi chaque citoyen jouit de tout ce qui eſt néceſſaire à ſa condition ; ſi au lieu d'être ſous la domination abſolue d'un autre homme, il n'obéit qu'à des magiſtrats qui obéiſſent eux-mêmes aux loix, il y aura dès-lors aſſez d'égalité parmi eux ; puiſque les loix commanderont ſeules, & que ſous leur protection chacun à l'abri de toute injuſtice, diſpoſera de ce que le ſort ou ſon induſtrie lui aura donné en partage.

Lors de l'expulsion des Tarquins, il restoit une inégalité odieuse entre les patriciens & les plébéïens. Si elle eût subsisté, Rome eût péri de bonne heure, & son nom peut-être ne fût pas venu jusqu'à nous. Cette inégalité disparut, à mesure que les plébéïens s'élevèrent aux magistratures; & alors les romains acquirent ces vertus qui les préparoient à la conquête du monde. Cependant les dépouilles des nations ramènent une inégalité encore plus funeste : il n'y a plus que des riches & des pauvres; les mœurs se corrompent, elles entraînent la ruine de la république; elles se corrompent encore, & l'empire n'est plus.

Mais une inégalité plus grande

encore, c'eſt celle qui s'établit avec le gouvernement féodal. Le peuple entier, quoiqu'aſſervi, ne l'étoit pas par-tout également. Les ſeigneurs pouvoient diſpoſer de tout, ils mettoient leur volonté à la place des loix: mais toujours inégaux entr'eux, ils hauſſoient, ils baiſſoient tour-à-tour, & mille cauſes varioient leur ſituation reſpective. Le clergé ſe voyoit au-deſſus des ſeigneurs laïcs, ou au-deſſous, ſuivant qu'on mépriſoit ou qu'on redoutoit les cenſures, & qu'on ſe conduiſoit par avarice ou par ſuperſtition. Enfin une multitude d'ordres religieux formoit dans l'état, des corps inégaux par les richeſſes ou par la conſidération dont ils

jouiſſoient. Ils n'appartenoient proprement ni à la claſſe du clergé, ni à celle de la nobleſſe, ni à celle du peuple : ils formoient eux-mêmes pluſieurs claſſes différentes, jalouſes entr'elles, ennemies de toutes les autres, & ambitieuſes de s'élever à tout. Ils ſe mêlent dans les différends qui arment les puiſſances : ils excitent les peuples à la révolte, ſouvent même ils troublent le monde par des queſtions frivoles & ridicules. Lorſqu'il y a tant de claſſes & tant d'inégalités parmi elles, faut-il s'étonner ſi les intérêts ſe multiplient & ſe croiſent continuellement ? Cependant une nation n'eſt véritablement civiliſée, qu'autant qu'elle forme un corps de ci-

toyens unis par un intérêt commun.

L'idée qu'on ſe faiſoit de la nobleſſe dans ces tems, prouve encore combien on étoit barbare. Que les magiſtratures laiſſent de la conſidération à ceux qui les ont exercées : que cette conſidération paſſe même des pères aux fils; c'eſt ce qui doit naturellement s'établir, par-tout où il y a des hommes qui s'intéreſſent à la patrie. Il y aura donc des familles plus illuſtres, parce qu'elles auront donné plus de magiſtrats : mais cette diſtinction excitera l'émulation, ſans altérer l'égalité ; parce que dans ces familles, comme dans les autres, on ne naîtra que ſimple citoyen, & que

la naiſſance ne donnera aucun titre, aucun privilège, aucun droit. Telle a été la nobleſſe chez les romains. Les petits-fils d'Auguſte même n'étoient que ſimples particuliers; & ils n'eurent de titres, que lorſqu'on les eut créés princes de la jeuneſſe. Tibère, après ſon adoption, rentroit dans la claſſe des citoyens, lorſqu'il n'étoit pas revêtu de la puiſſance tribunicienne. Claude, quoique parent des empereurs, quoique deſcendu d'une longue ſuite d'aïeux & de magiſtrats, ne fut rien juſqu'au tems où Caligula le fit conſul. Mais il eſt inutile de multiplier les exemples; ce n'eſt que dans le bas empire, que des titres faſtueux, multipliés ſans diſcernement,

ment, commencèrent à devenir héréditaires dans quelques familles.

Le gouvernement féodal introduisit insensiblement une façon de penser encore plus absurde. Un château fortifié donnoit la noblesse à un brigand auquel il servoit de retraite; & tant que ce château appartenoit à la même famille, il transmettoit la noblesse des pères aux fils; on naissoit donc noble, parce qu'on naissoit brigand.

Il semble d'abord que les seigneurs auroient dû attacher toute la considération à la profession des armes & aux fonctions de la justice; puisqu'ils ne connoissoient eux-mêmes d'autre métier que celui de la guerre, & qu'ils s'étoient arrogé le

droit de rendre ſeuls une eſpèce de juſtice à leurs ſujets : mais parce qu'ils conſervoient leurs terres dans le tems qu'ils perdoient leur droit de guerre & leurs tribunaux de juſtice, il arriva que la terre ſeule fit le noble, & que les fonctions militaires & civiles ne purent pas donner la nobleſſe. En vain comptoit-on parmi ſes aïeux des officiers généraux & des magiſtrats du premier ordre ; on étoit roturier, ſi l'on ne venoit pas de quelque ſeigneur, qui eût au moins été maître d'un château. Les titres de duc, de comte, &c. qui dans les commencemens étoient des titres de magiſtrature, n'appartinrent plus qu'aux ſeigneurs qui, poſſédant de grandes

terres, étoient regardés comme les premiers de l'état : cependant, par une contradiction ridicule, cette haute nobleſſe étoit jugée dans les parlemens, par des magiſtrats qu'elle traitoit de roturiers.

Cette nobleſſe qu'une famille tient de ſa terre, ſans avoir jamais rendu aucun ſervice à l'état, eſt certainement le plus abſurde de tous les préjugés. Elle eſt auſſi le principe de l'inégalité la plus odieuſe ; car plus ces nobles inutiles ſe croient élevés, plus ils mépriſeront les ordres inférieurs ; & plus ceux-ci ſe ſentent mépriſés, plus ils conceivront de haine contre la nobleſſe. On a vu les magiſtrats toujours occupés des moyens d'hu-

milier les nobles, & quelquefois le peuple arme pour les exterminer.

Si nous conſidérons les barbares au moment qu'ils envahirent les provinces de l'empire, nous les trouvons moins ſauvages les uns par rapport aux autres : car ils jouiſſoient tous des mêmes droits, ils étoient égaux, & ils ne connoiſſoient pas ces différences humiliantes, qui font que dès le berceau les hommes ſont de différentes eſpèces.

Tous ces ſauvages ſont donc devenus pires, en ſe fixant. D'abus en abus, de crimes en crimes, ils ſe font des droits par des forfaits. L'inſtinct qui les pouſſe ne leur

permet pas de profiter de leurs malheurs. Dans une ignorance profonde du paſſé, & même du préſent, ils font les mêmes fautes, parce qu'ils les ont faites. Combien de rois détrônés en Angleterre! cependant ils le ſont tous pour avoir tenu la même conduite. Philippe-le-Bel diviſe & ruine la France : ſes ſucceſſeurs la diviſent & la ruinent. Ils ſe font faux-monnoyeurs, & ils croient de la meilleure foi du monde uſer d'un droit qu'on ne peut leur conteſter. Ils n'ont garde de prendre S. Louis pour modèle : s'ils conſervent un ſouvenir confus de ce roi juſte, ils ignorent ce qu'il a fait, & bien loin de marcher dans le chemin

qu'il leur a tracé, ils vont au gré de leurs paſſions, & par conſéquent au haſard. La politique ſi vantée des papes n'eſt pas plus éclairée : ils ſe ſervent des excommunications, comme tous les animaux ſe ſervent des armes que la nature leur a données : encore ne ſavent-ils pas juger de leurs forces. S'ils ont réuſſi, parce qu'ils ont trouvé peu de réſiſtances ; ils tentent de plus grandes entrepriſes où ils échouent : ils les tentent de nouveau pour échouer encore : celui qui ſuccède, ne ſait pas ſe corriger ſur les fauſſes démarches de celui qui l'a précédé. Ils ſcandaliſent toute la chrétienté, ils la ſoulèvent contr'eux ; ils ont un juge dans les

conciles, qu'ils ſont forcés de convoquer ; & ils mendient la protection des ſouverains, qu'ils regardoient auparavant comme les ſujets du ſaint ſiège. Le clergé en bute aux papes, aux rois, à la nobleſſe, aux moines & au peuple, ſe conduit tout auſſi inconſidérément, & ne ſait conſerver ni ce qu'il acquiert à juſte titre, ni ce qu'il uſurpe. La nobleſſe enfin, que l'avidité & la ſuperſtition enhardiſſent & intimident tour-à-tour, fait tout à contre-tems, & va tomber ſous les efforts des magiſtrats qu'elle mépriſe. Celui qui conſidère ces déſordres, peut-il s'étonner, ſi les papes, les rois, le clergé, les ſuzerains, les ſeigneurs & tous les peuples ſont

exposés à des révolutions continuelles ? Il faut bien que la fortune varie sans cesse ; puisque par-tout on se conduit sans principe, & qu'il n'y a de mœurs nulle part.

Dans ces siècles barbares, les hommes les moins civilisés sont sans doute, ceux que nous nommons les grands : ils ont l'ignorance des sauvages, ils en ont la valeur brutale & avide, ils en ont, en un mot, les mœurs ; & ils y joignent tous les vices que donnent les richesses jointes à la puissance. Mais on les ruinera, plutôt qu'on ne les civilisera, parce que la confiance qu'ils mettent en leurs forces, ne leur permet pas de sentir le besoin des loix ; & que les flat-

teurs qui les entourent, leur permettent encore moins de ſentir le beſoin d'acquérir des lumières.

Cependant le commerce enrichit quelques villes d'Italie : un nouveau luxe ſe répand. Les papes l'apportent en France. Leurs légats le laiſſent dans toutes les cours ; & les peuples deviennent plus polis, ſans ſe civiliſer davantage & ſans ſe policer. Tâchons de nous faire des idées exactes.

Un peuple ſe civiliſe à meſure qu'il quitte les mœurs qu'il avoit, quand il étoit barbare. Il ſe police, lorſqu'obéiſſant à des loix qui préviennent les déſordres, il ſe fait une habitude des vertus ſociales. Enfin il ſe polit, lorſqu'il ſe pique d'une

certaine élégance dans tout ce qu'il fait. Les grecs commencèrent à ſe civiliſer avant Lycurgue & Solon; ils ſe policèrent dans les ſiècles de ces deux législateurs, & ils ſe polirent dans celui de Périclès.

Les ſiècles de l'atticiſme, de l'urbanité, de l'élégance, les ſiècles polis qu'on regarde comme les plus floriſſans, ſont donc l'époque de la décadence des mœurs & des états. Alors en effet, le luxe règne, la conſidération ne s'accorde qu'aux richeſſes: en conſéquence, chacun veut ſe diſtinguer par la magnificence des habits, des équipages, &c. Parce que les arts & les lettres fleuriſſent, on a des collections de tableaux, dont on ne connoît pas

le prix, & des bibliothèques qu'on ne lit pas : parce qu'il eſt du bel air de ſe montrer par-tout, on promène ſon ennui de maiſon en maiſon, pour l'échanger contre celui des autres. La journée ſe termine par un ſouper, où les mets ſont des poiſons apprêtés avec délicateſſe ; & on bâille parce qu'on ne ſait que dire, & qu'on eſt ennuyé d'entendre. *Hélas ! les indigeſtions ſont pour la bonne compagnie*, a dit un grand poëte. Ne préſumez-vous pas delà, que la bonne compagnie fait triſtement bonne chère, & que l'ennui contribue beaucoup aux indigeſtions ? Voilà cependant les hommes des ſiècles polis : plus ils s'amolliſſent & ſe corrompent,

plus ils applaudiſſent à leurs vices. Il n'y a plus de bien public, plus de patrie; mais ſeulement des abus qu'on fronde & qu'on défend. La frivolité qui donne le ton à tous, ne permet pas de s'occuper de choſes ſérieuſes. On en parle tout au plus dans la nouveauté; on s'en ennuie preſque auſſitôt; & on paſſe à des riens, pour ſe procurer des amuſemens qu'on cherche toujours & qu'on trouve rarement. Revenons à nos malheureux ancêtres.

Ils n'étoient pas civiliſés, puiſqu'ils avoient conſervé la barbarie de leurs premières mœurs. Ils n'étoient pas policés, puiſqu'ils n'avoient pas contracté l'habitude des

vertus ſociales. Or, ſi l'atticiſme & l'urbanité ont été l'époque de la décadence des grecs & des romains, que ſera en Europe l'élégance qui ſe répand parmi des barbares ?

On ne s'y attend pas : elle ſera le ſalut des européens. Ces ames féroces, qui ne pouvoient plier ſous le joug des loix, plieront enfin ſous les vices du luxe : à meſure qu'elles s'amolliront, l'anarchie ceſſera : des tems plus heureux commenceront ; & il ſe formera de plus ſages gouvernemens. C'eſt ainſi que l'ordre doit renaître. On prévoit qu'ayant un principe vicieux, il ſera toujours vicieux lui-même.

Au reſte cette politeſſe, à laquelle nous donnons le nom d'élégance, étoit encore bien groſſière. Car la chevalerie en étoit l'école ; & les hommes les plus polis, des douzième, treizième & quatorzième ſiècles, étoient ces chevaliers qui, enfermés dans des armures de fer, couroient le monde ſous prétexte de redreſſer les torts. Cette politeſſe, qui amenoit inſenſiblement la molleſſe des mœurs, étoit de l'élégance pour eux. Auſſi vit-on qu'ils commençoient à s'armer par oſtentation, & qu'ils ne cherchoient plus les dangers avec le même fanatiſme. On voit encore qu'ils ſe multiplioient, à meſure qu'il étoit moins honteux de fuir le péril ; & c'eſt

une nouvelle cauſe qui préparoit la ruine de la chevalerie. La décadence en eſt déjà ſenſible dès la fin du quatorzième ſiècle.

Lorſque les romains & les grecs ſe formoient à cette élégance, qui accompagne le luxe, il reſtoit encore des veſtiges des anciennes mœurs : on ſe plaignoit des progrès de la corruption : on gémiſſoit ſur les déſordres auxquels on n'avoit pas la force de remédier. On réclamoit, quoiqu'inutilement, les loix : on parloit de juſtice, on en conſervoit au moins encore quelque idée. Voilà pourquoi, lorſque la Grece penche vers ſa ruine, il s'y forme encore une république, qui intéreſſe par ſes vertus ; & voilà

pourquoi les romains ſont encore capables d'être heureux ſous des empereurs, tels que les Titus, les Trajans, & les Antonins.

Il n'en étoit pas de même des européens, qui ſe ſont polis, ſans avoir été civiliſés. Quelles mœurs pouvoient-ils regretter ? Quelles loix auroient-ils réclamées ? Avoient-ils jamais eu quelque idée de juſtice ? Il faut donc qu'ils s'abandonnent brutalement à de nouveaux vices ſans rien prévoir, ſans s'appercevoir même qu'ils deviennent pires. Comment des Philippe-Auguſte, des S. Louis & des Charles V feroient-ils le bonheur de ces peuples abrutis ? Ils peuvent, tout au plus diminuer les déſordres,

& produire un bien paſſager.

Rien n'eſt plus étrange que la confuſion où nous avons vu l'Europe. Quelquefois on ne ſait pas ce qui donne des droits au trône. Les prérogatives royales n'ont rien de fixe. Souvent on ne peut dire, ſi la nation qui parle de privilèges eſt rebelle ou ne l'eſt pas. Le peuples, la nobleſſe, le clergé, le ſouverain pontife n'ont pour droits que des prétentions conteſtées. Les deux puiſſances ont-elles des limites? Sont-ce les papes ou les rois qui doivent gouverner l'Europe? A qui appartiennent les biens temporels des égliſes? Eſt-ce aux eccléſiaſtiques? Eſt-ce à la cour de Rome? Eſt-ce aux princes? Qui doit nommer aux

bénéfices vacans ? Quelles conditions rendront canonique l'élection du ſucceſſeur de S. Pierre ? Vous le voyez, telle étoit la confuſion, que ſouvent toutes ces queſtions n'étoient, ou même ne pouvoient être réſolues que par la force ; & on ne voyoit que des ſujets de guerre, entre l'état & l'égliſe, la nation & le ſouverain, le clergé, la nobleſſe & le peuple.

Dans ce déſordre, les peuples ſont les victimes des querelles des princes. Ce ſont autant de proies qu'ils s'arrachent : ils en diſpoſent comme de leurs bêtes ; ils acquièrent des droits ſur eux par des mariages : ces droits preſque toujours équivoques multiplient les concurrens ;

& pour mettre le comble à cet abus, Jeanne II adopte deux princes, & tous deux croient en vertu de cette adoption que le royaume de Naples leur appartient.

Quelle que ſoit la barbarie de ces ſiècles, on y trouvera de grandes leçons. On verra que les hommes ne ſont heureux, qu'autant qu'ils ſont juſtes; que la juſtice eſt l'effet de la tempérance & du travail; qu'elle ne ſauroit ſe trouver où ces vertus premières ne ſont pas: & que les richeſſes, bien loin d'être un ſigne de la proſpérité des états, ſont l'augure d'une décadence prochaine. En effet, l'inégalité odieuſe qu'elles amènent, diviſe néceſſairement tous les or-

dres ; elle les affoiblit par conſéquent, & elle tend même à les ruiner les uns par les autres, ſi la nation conſerve quelque reſte de courage. C'eſt alors le ſiècle des attentats. On commet hardiment les plus grands crimes, & les ſuccès paroiſſent juſtifier les forfaits. Cependant la molleſſe, l'oiſiveté & les autres vices du luxe énervent inſenſiblement ces ames féroces. On commence à ſe piquer de politeſſe & d'élégance ; on raffine ſur les choſes frivoles ; & les mœurs, plus corrompues, paroiſſent adoucies ; parce que les vices, qui régnent, ſont ceux des ames lâches. Si les romains & les grecs n'ont plus eu de patrie, lorſqu'ils ont accordé

toute la conſidération aux richeſſes, que pouvoient devenir des peuples tout-à-la-fois barbares & riches ? Auſſi peut-on remarquer que juſqu'au quinzième ſiècle, les européens n'ont point connu la liberté, & qu'ils n'ont combattu que pour la licence. Les républiques même, qui ſe ſont formées, en ſont une preuve ; & ſi la Suiſſe mérite d'être exceptée, c'eſt que les ſuiſſes étoient pauvres.

Plus on réfléchira ſur les mœurs de toute l'Europe, plus on ſentira combien il étoit difficile d'en gouverner les peuples avec gloire. On a cependant vu de grands princes en Allemagne, en France & en Angleterre. Dans les tems les plus difficiles,

un ſouverain peut donc être grand ; il peut donc l'être dans tous les tems. C'eſt donc bien à tort, qu'il rejetteroit ſur la fortune, les revers qui traînent après eux les malheurs de l'état. Le bonheur & la miſère des peuples ſont entre ſes mains. La proſpérité ou l'humiliation du royaume eſt ſon ouvrage ; & la fortune contraire n'eſt jamais que l'incapacité d'un ſouverain ſans talens & ſans vertus.

LIVRE HUITIÈME.

Des Lettres dans le moyen âge.

LA priſe de Conſtantinople par les turcs, fit en Europe une révolution dans les eſprits : mais pour en juger, il faut ſe faire une idée des études auxquelles on s'appliquoit depuis le ſixième ſiècle. Nous jeterons d'abord un coup d'œil ſur les arabes, qui ont été nos maîtres.

CHAPITRE PREMIER.

Comment les Arabes ont cultivé les ſciences.

QUOIQUE les arabes ou ſarraſins fuſſent pour la plupart nomades ou ſcenites, comme on les nommoit

encore, parce qu'ils campoient ſous des tentes ; l'Arabie a eu de bonne heure des villes où les habitans s'adonnoient particulièrement au commerce, ſans renoncer néanmoins tout-à-fait au brigandage. Ces peuples étoient encore barbares, vers les tems que Mahomet parut. Ils ſe piquoient d'une éloquence qui devoit être bien groſſière ; & ils avoient des poëtes pour conſerver le ſouvenir des événemens, & pour célébrer les hommes qui méritoient leur eſtime : mais à peine commençoient-ils à connoître l'écriture. On ne ſavoit pas lire à la Mecque, patrie de Mahomet ; & ce faux prophète, auſſi ignorant que ſes concitoyens, ne puiſa une partie de

ſa

ſa doctrine dans l'ancien & le nouveau teſtament, qu'avec les ſecours des juifs & des chrétiens réfugiés en Arabie. Il y en avoit ſur-tout beaucoup à Médine.

La religion des arabes étoit l'idolâtrie; bien peu avoient embraſſé le judaïſme ou le chriſtianiſme. Ils croyoient à l'aſtrologie judiciaire, parce qu'ils n'avoient qu'une connoiſſance ſuperficielle du ciel, & qu'ils rendoient un culte aux aſtres. Sans lumières par eux-mêmes, ils en tiroient peu des chrétiens qui vivoient parmi eux; parce que c'étoient des hérétiques qui n'avoient plus de commerce avec les grecs, alors le ſeul peuple inſtruit. En un mot, ils étoient dans une igno-

rance tout-à-fait favorable aux vues de Mahomet ; & il ne tint pas à cet impoſteur de les y laiſſer croupir. Il proſcrivit les ſciences, ſuppoſant qu'il avoit mis dans l'alcoran tout ce qu'il eſt utile de ſavoir, & que ce qu'il n'y avoit pas mis eſt inutile ou condamnable.

C'eſt vers la fin du huitième ſiècle, que les arabes commencèrent à ſortir de la barbarie ; lorſque les Abbaſſides, qui ſuccédèrent aux Ommiades, encouragèrent les arts & les ſciences. Soit par goût, ſoit par politique, ces khalifes s'écartèrent en cela de l'eſprit de Mahomet. Des médecins chrétiens, qu'ils appelèrent, & qui eurent des ſuccès, purent contribuer à leur inſ-

pirer le desir de s'instruire ; & il se peut encore que les Abbassides aient cru devoir adoucir les mœurs féroces des arabes.

Il s'agissoit de ramener les lettres, que les khalifes avoient bannies de leurs états, & qui tomboient en décadence à Constantinople même, depuis long-tems leur unique asyle. Dans cette vue, les Abbassides firent faire une recherche des livres écrits dans les langues savantes ; ils attirèrent des hommes instruits dans tous les genres, & ils firent traduire en arabe les écrivains dont on leur loua les ouvrages. Des chrétiens qui avoient été chargés de la traduction des auteurs grecs, commencèrent en-

tr'autres par des écrits d'Ariſtote & de Gallien. C'eſt pourquoi les arabes adoptèrent le péripatétiſme, & cultivèrent la médecine, l'unique ſcience juſqu'alors priſée parmi eux. Le khalife Mamoun, qui régnoit au commencement du neuvième ſiècle, leur inſpira du goût pour les mathématiques, auxquelles il s'appliqua lui-même avec paſſion & avec ſuccès. Il ne négligea rien pour attirer à ſa cour Léon, le plus grand mathématicien qu'il y eût à Conſtantinople. Il envoya des ambaſſadeurs avec des préſens à l'empereur Théophile, avec qui il étoit en guerre : il lui offrit des ſommes conſidérables & une paix perpétuelle, s'il vouloit

permettre à Léon de venir à Bagdad : enfin il s'excuſa de n'aller pas lui-même lui demander ce philoſophe. Toutes ces démarches furent inutiles : plus heureux dans la ſuite, il obtint des ſucceſſeurs de Théophile les livres philoſophiques que les grecs avoient conſervés, & il les fit traduire.

A l'exemple de Mamoun, pluſieurs autres khalifes entretinrent par leur protection, & augmentèrent même l'amour des ſciences. Elles ſe répandirent dans tout l'état muſulman. Il y eut en Aſie, en Afrique & en Eſpagne, des écoles où l'on enſeignoit la médecine, l'aſtronomie, les mathématiques, & ce qu'on nommoit alors philoſo-

phie. L'amour de l'étude se conserva même en Orient jusqu'au quatorzième siècle, que Tamerlan, le fléau des arts, dévasta l'Asie.

Cependant les connoissances des arabes ne pouvoient être que bien imparfaites ; plusieurs raisons le prouvent.

Ils commencèrent malheureusement dans des tems, qui n'étoient pas favorables aux lettres ; car, pour sortir de la barbarie, ils furent obligés d'aller chercher les sciences chez les grecs, qui étoient eux-mêmes devenus barbares. On traduisoit, à la vérité, les anciens écrivains : mais dans l'ignorance où l'on étoit des matières qu'ils avoient traitées, il n'étoit pas pos-

ſible de trouver des traducteurs intelligens ; & les fautes ſe multiplioient d'autant plus, qu'au lieu de les traduire d'après le texte original, on les traduiſoit ſouvent d'après des verſions ſyriaques ou hébraïques. Il falloit que les traductions des arabes fuſſent bien imparfaites, puiſqu'on a de la peine à reconnoître Euclyde dans celles qu'ils ont données des élémens de ce géomètre ; cet écrivain cependant étoit un des plus faciles à traduire.

Ariſtote eſt le ſeul philoſophe, dont les arabes crurent adopter les opinions. Ils ne l'entendirent pas. Comment, tout-à-fait neufs dans la philoſophie, auroient-ils pu

comprendre la métaphyſique & la phyſique d'un eſprit ſubtil, qui ne cherche ſouvent qu'à s'envelopper? Ils ſentirent donc qu'ils avoient beſoin d'être guidés, & ils conſultèrent les commentaires que les philoſophes d'Alexandrie avoient donnés ſur les ouvrages d'Ariſtote.

Ariſtote n'étoit plus reconnoiſſable dans ces commentaires: car les ſubtilités du ſincrétiſme ou de l'éclectiſme, l'avoient tout-à-fait défiguré; mais ces ſubtilités mêmes étoient analogues à l'eſprit des arabes, à qui les allégories ne pouvoient manquer de plaire, puiſqu'ils vivoient dans des climats chauds, & qu'ils avoient toujours cultivé la poéſie. Ils ſubtilisèrent

donc, ils diſputèrent, & ils formèrent juſqu'à ſoixante-dix ſectes, qui ſe flattoient chacune d'avoir ſaiſi la penſée d'Ariſtote.

Tant d'opinions différentes ne pouvoient pas s'accorder avec l'alcoran: cependant il étoit ſévèrement défendu de s'écarter en rien de la doctrine enſeignée dans ce livre. Ici, les ſubtilités ſervirent merveilleuſement les arabes. Il leur fut auſſi facile de prouver qu'ils ne s'écartoient pas de Mahomet, qu'il leur étoit facile de prouver qu'ils ſuivoient Ariſtote. Le caractère de leur eſprit, leur religion & les ſources où ils avoient puiſé, tout concouroit à les rendre ſubtils, & par conſéquent mauvais philoſophes.

La dialectique des péripatéticiens eſt tout-à-la-fois la méthode la plus ingénieuſe, la plus inutile & la plus vicieuſe : car au lieu de porter ſur les idées, elle s'arrête au mécaniſme des propoſitions, & elle paroît montrer l'art d'abuſer du raiſonnement. Les arabes, à qui elle étoit tous les jours plus néceſſaire, en firent le principal objet de leur étude. Alors elle fut hériſſée de nouvelles ſubtilités ; elle prit un langage tout extraordinaire, & elle devint tout-à-fait barbare.

Les arabes réuſſirent mieux dans la médecine, dans la géométrie & dans l'aſtronomie. Cependant ils n'ont fait faire aucun progrès à ces ſciences ; parce qu'au lieu de

chercher la vérité dans l'étude de la nature, ils la demandoient aux grecs, dont ils n'entendoient pas toujours les réponſes. Ils paroiſſoient ſuppoſer que les grecs avoient tout connu, comme les grecs avoient autrefois ſuppoſé que les égyptiens ſavoient tout. Ils ne s'appliquoient donc qu'à ſaiſir la penſée des maîtres qu'ils avoient choiſis : &, s'ils les ſuivoient avec confiance, ils ne les atteignoient pas toujours.

CHAPITRE II.

De l'état des Lettres chez les Grecs depuis le ſixième juſqu'au quinzième ſiècle.

L'IGNORANCE faiſoit des progrès d'une génération à l'autre, lorſqu'au ſixième ſiècle, elle couvrit tout-à-coup les ruines de l'empire d'Occident, & menaça celui d'Orient de toutes parts. Quelles barrières lui pouvoient oppoſer les grecs entourés de barbares, mêlés même avec eux, gouvernés par ces princes ignorans, & toujours déchirés par des guerres étrangères ou civiles? Auſſi, bientôt les arabes ouvrent de nouvelles provinces

à l'ignorance : elle ſe répand de plus en plus ; & les lettres fuyent à Conſtantinople, où elles ne trouvent qu'un aſyle peu ſûr.

Vers ce tems la ruine entière de l'idolâtrie entraîna la ruine des différentes ſectes des philoſophes payens. Le platoniſme d'Alexandrie, d'où elles tiroient leur origine, tomba avec elles, & ne put plus ſe relever ; parce qu'il étoit devenu odieux aux chrétiens, qui le regardoient avec raiſon comme la ſource de bien des héréſies. Il n'en reſtoit des traces que dans quelques pères de l'égliſe qu'on liſoit peu. Origène ſeulement conſervoit encore des ſectateurs au platoniſme, qui l'avoit jetté lui-même dans pluſieurs

erreurs. Les moines s'attachèrent ſur-tout à ſa doctrine, parce qu'elle étoit plus conforme à l'auſtérité qu'ils avoient embraſſée, & qu'elle paroiſſoit les mettre dans le chemin de la viſion intuitive. Leur ſimplicité fut encore trompée par un ouvrage platonicien, qu'on attribuoit fauſſement à Denis l'Aréopagite : de ſorte que tout concourant à les égarer, ils imaginèrent une théologie myſtique, qui apprenoit à s'élever juſqu'à Dieu par des extaſes. C'étoit-là une bien vieille folie, elle durera néanmoins encore ; elle reparoîtra même dans notre ſiècle. Nous avons bien de la peine à quitter nos erreurs.

A meſure qu'on ſe dégoûtoit de

Platon, on devenoit partiſan d'Ariſtote : car il ſemble que les hommes veuillent s'obſtiner à voir par les yeux des autres. Les hérétiques s'étoient les premiers ſervis de la dialectique contre les orthodoxes : ceux-ci crurent donc rendre un grand ſervice à la vérité, s'ils faiſoient uſage des mêmes armes. Ils étudièrent en conſéquence la dialectique : ils la regardèrent bientôt comme le rempart de la religion ; & ils firent prendre inſenſiblement à la théologie une forme toute nouvelle. Cette méthode avoit déjà été employée dans pluſieurs queſtions ſéparément, lorſque S. Jean Damaſcène, qui a vécu juſqu'au milieu du huitième ſiècle, fit un traité

complet de théologie péripatéticienne.

Il n'eſt pas douteux qu'on ne doive employer l'art de raiſonner, pour établir la vérité de la révélation, & pour diſſiper les ſophiſmes des hérétiques. Mais il ne falloit pas chercher cet art dans une dialectique ſubtile, qui multiplie les queſtions ſans en réſoudre aucune; & c'eſt cependant là que les grecs devoient naturellement le chercher. De tout tems faits pour diſputer ſur les mots, ils ne pouvoient manquer de goûter de plus en plus une méthode, qui ouvroit une libre carrière aux diſputes. Ce fut la ruine des lettres : car à meſure que l'art de raiſonner ſur les mots devint

plus à la mode, on négligea auſſi davantage l'étude des choſes. Rien ne fut approfondi : on ne parut continuer de s'appliquer aux ſciences, que pour parler de tout ſans rien ſavoir. Les eſprits, tous les jours plus ſubtils, & par conſéquent, tous les jours moins juſtes, ne ſe firent plus que des idées confuſes, & ne s'occupèrent que de queſtions frivoles.

Cependant la barbarie diſſipa juſqu'aux lueurs, que la dialectique avoit paru conſerver; & les grecs furent tout-à-fait enveloppés de ténèbres : c'eſt ce qu'on apperçoit dès le commencement du huitième ſiècle. Il eſt vrai que S. Jean Damaſcène avoit pour ſon tems des

connoiſſances aſſez étendues & dans bien des genres : mais il eſt le ſeul & le dernier. D'ailleurs cet exemple ne prouve pas qu'il y eût encore des lumières dans l'empire grec : car S. Jean s'étoit formé parmi les ſarrazins, qui cultivoient alors les ſciences. Il étoit né à Damas d'un père qui étoit conſeiller d'état du khalife. Il lui ſuccéda même dans cette charge ; & après avoir joui d'une grande conſidération dans cette cour, il obtint la permiſſion de ſe retirer, pour ne vaquer plus qu'à l'étude & à la piété.

C'eſt Léon l'Iſaurien, qui acheva la ruine des letrres, déjà bien avancée par les troubles domeſtiques qu'il accrut, & par les guerres conti-

nuelles des ſarrazins. Cet empereur ennemi des ſciences, comme des images, ne ceſſa de perſécuter les chrétiens, les ſavans, ou ceux qui paroiſſoient l'être.

La barbarie ſubſiſta juſques vers le milieu du neuvième ſiècle, que Bardas, aſſocié de Michel à l'empire, tenta de rétablir les lettres. Photius eſt une preuve que Conſtantinople avoit alors des hommes inſtruits : mais c'eſt, ſur-tout, dans le dixième ſiècle, que les ſciences firent le plus de progrès ; elles durent leurs ſuccès à Conſtantin Porphyrogenète, & depuis elles ſe maintinrent avec plus ou moins d'éclat juſqu'à la priſe de Conſtantinople. Cependant elles ſe reſſen-

tirent toujours des plaies que la barbarie leur avoit faites.

CHAPITRE III.

De l'état des Lettres en Occident depuis le ſixième ſiècle juſqu'à Charlemagne.

DANS les ſixième & ſeptième ſiècles, tout concourut à répandre les ténèbres en Occident; Athènes, où les lettres avoient continué de fleurir, & où les latins, à l'exemple des romains, alloient faire leurs études, devint elle-même barbare; parce que Juſtinien, voulant porter les derniers coups à l'idolâtrie, acheva de ruiner les écoles, où les ſciences étoient enſeignées par

des profeſſeurs payens. Il eſt vrai que l'école d'Alexandrie ſubſiſtoit, & que des chrétiens en occupoient même les chaires : mais les latins étoient peu dans l'uſage d'y aller, & d'ailleurs elle fut détruite dans le ſeptième ſiècle.

Alors il n'y eut plus d'écoles célèbres, & quand il y en auroit eu, elles auroient au moins été inutiles à ceux qui s'en trouvoient éloignés : car les brigands, qui infeſtoient tous les chemins, ne permettoient pas d'entreprendre de longs voyages. L'impuiſſance d'aller chercher des connoiſſances hors de chez ſoi, éteignit donc inſenſiblement juſqu'au deſir d'en acquérir ; on n'eut plus de commerce

avec les grecs ; on oublia leur langue ; le latin qui s'altéroit continuellement, devint même d'un foible ſecours pour entendre les écrivains anciens ; & la lecture ne put pas ſuppléer au défaut des écoles. Comment franchir tant de barrières, que la barbarie avoit élevées entr'elle & les lettres ? Sous des maîtres, qui mépriſoient toutes les ſciences, les peuples pouvoient-ils former le projet de les cultiver ? Ils avoient des beſoins plus preſſans.

Non-ſeulement le goût des lettres fut éteint ; il s'établit encore un préjugé qui les rendoit odieuſes, & qui paroiſſoit les proſcrire à jamais.

Depuis long-tems les aſtrologues ſe diſoient philoſophes, & on les regardoit comme tels ; ils prenoient & on leur donnoit le nom de mathématiciens ; parce qu'on croyoit mathématiciens tous ceux qui paroiſſoient obſerver le ciel, & qui traçoient myſterieuſement des cercles, des triangles ou d'autres figures. Le peuple & les grands conſultoient ces impoſteurs par crainte ou par eſpérance : car en général on n'avoit point de doute ſur la certitude de leur art : la confiance étoit même ſi grande, que quelquefois on ne balançoit pas à prendre les armes, lorſqu'ils avoient prédit la mort de l'empereur, & promis l'empire à quelqu'ambitieux.

Les troubles, qu'ils étoient capables d'occaſionner, les ont ſouvent fait chaſſer de Rome; mais parce qu'ils pouvoient continuer de faire encore des prédictions, la flatterie voulut enfin leur conteſter au moins le pouvoir de connoître le deſtin des empereurs. On leur accorda donc que tous les particuliers ſont ſoumis à l'influence des aſtres; & on ſoutint qu'il n'en eſt pas de même de l'empereur. La raiſon en eſt ſingulière: c'eſt, diſoit-on, que puiſqu'il eſt le maître du monde, Dieu ſeul doit régler ſon deſtin. Cependant cette opinion, qui tâchoit de s'établir vers le quatrième ſiècle, n'ôtoit pas toute inquiétude; car on étoit naturelle-

ment porté à croire, que les phénomènes remarquables dans les régions céleſtes, menacent toujours la tête de quelque grand de la terre. Les aſtrologues continuèrent donc à paſſer pour des hommes auſſi dangereux qu'habiles.

Ils étoient encore plus odieux aux chrétiens, qui croyant à l'aſtrologie comme les autres, la condamnoient avec encore plus de fondement; puiſque cette ſuperſtition entretient une curioſité contraire à l'eſprit du chriſtianiſme; qu'elle tend à des cérémonies payennes, & qu'elle fait ſouvent uſage de moyens criminels. Mais parce que les aſtrologues ſe nommoient philoſophes & mathématiciens, on

eut en horreur tous les philoſophes dans le ſixième & dans le ſeptième ſiècles, où l'on ne jugeoit des choſes que par les noms; & le zèle ſe porta juſqu'à proſcrire toutes les études profanes.

On en voit la preuve dans S. Grégoire, grand pontife d'ailleurs, & qui dans ces tems de ténèbres a gouverné l'égliſe par ſes vertus & l'a éclairée par ſes ouvrages. Il croyoit les études profanes ſi contraires à la religion, que, ſelon lui, il ne convenoit pas à un laïc pieux d'enſeigner les humanités. Il blâme vivement, dans une lettre, un évêque d'avoir enſeigné la grammaire à quelques jeunes gens; parce que c'eſt louer Jupiter avec la même

bouche qui chante les louanges de Jeſus-Chriſt ; parce que c'eſt prononcer des blaſphêmes. Conformément à cette façon de penſer, il met peu d'ordre lui-même dans les matières qu'il traite, quoiqu'il y répande d'excellentes choſes ; il ſe fait des idées vagues : il ne ſait pas ſe faire des principes & s'y tenir : il tombe dans des contradictions ; & il néglige ſon ſtyle, au point qu'il dédaigne de corriger les fautes qui lui échappent. Bien-loin de vouloir donner plus de ſoin à ſes ouvrages, il évitoit au contraire à deſſein tout ce qui ſent l'art, juſque-là qu'il ſe permettoit des ſoléciſmes. Dans une lettre qui ſert de préface à ſes *morales*, il déclare.

que ſe bornant à dire des choſes utiles, il néglige l'ordre & le ſtyle; qu'il ſe met peu en peine du régime des prépoſitions, des cas des noms; & qu'il croit tout-à-fait indigne d'un chrétien d'aſſujettir les paroles de l'écriture aux règles de la grammaire. En ſuivant littéralement de pareils principes, un chrétien écriroit pour n'être pas entendu.

On dit que pour forcer les chrétiens à n'étudier que les choſes de la religion, S. Grégoire avoit brûlé les reſtes de la bibliothèque que les empereurs avoient faite dans le temple d'Apollon Palatin. Ce fait révoqué en doute, parce qu'il paroît n'avoir été rapporté que ſur une tradition incertaine, eſt cepen-

dant assez conforme à ce que nous venons de remarquer sur ce pontife. C'est au moins une preuve, que vers le tems de son pontificat, cette bibliothèque a été entiérement ruinée ; ce qui n'a pu se faire sans porter un nouveau dommage aux lettres.

Il falloit que le préjugé contre les sciences eût prodigieusement prévalu, pour entraîner un esprit tel que Grégoire. Cependant il devoit s'accroître encore par l'autorité d'un pontife aussi saint, & dont les ouvrages étoient reçus avec applaudissement dans toute la chrétienté. Il n'étoit donc pas naturel qu'on tentât de sortir d'une ignorance à laquelle on étoit accoutu-

mé, qui étoit ſi grande qu'on s'y trouvoit à ſon aiſe, & que les hommes les plus ſaints croyoient devoir entretenir pour conſerver la piété.

S'il y avoit encore des hommes qui conſervaſſent quelques reſtes de curioſité, de quels ſecours pouvoient-ils s'aider dans ces tems où il n'y avoit ni bibliothèque ni école, & où l'on mépriſoit toutes les ſciences, depuis la grammaire juſqu'à la philoſophie ? Ils ne pouvoient qu'aller à tâtons dans les ténèbres ; lire ſans choix ce que le haſard leur offroit ; prendre cà & là des idées imparfaites, vagues, confuſes, fauſſes, & accumuler un tas de connoiſſances pires que l'igno-

rance d'où ils croyoient ſortir. Auſſi les tems que nous parcourons, n'ont guère produit que des compilateurs & des copiſtes.

Mais peut-être l'égliſe a-t-elle eu de grands écrivains, puiſqu'on recommandoit au moins l'étude de la religion. L'ignorance des lettres ne le permettoit pas; c'eſt pourquoi ceux qui eurent alors les plus grands ſuccès, ſont infiniment au-deſſous des pères du quatrième & du cinquième ſiècles. On ne s'occupoit en général que de queſtions inutiles, on expliquoit les myſtères par les principes de la dialectique. Ce qui étoit frivole, ce qui étoit merveilleux, ce qui étoit impoſſible à connoître, voilà les objets

qui réveilloient la curioſité. De-là naiſſoient à la fois des diſputes opiniâtres, & une crédulité exceſſive. On voyoit des miracles par-tout: les viſions & les apparitions étoient communes; & pour multiplier encore plus les prodiges, on portoit la vénération pour les ſaints & pour les reliques, bien au-delà des juſtes bornes. Enfin on paroiſſoit négliger l'eſſentiel de la religion, & faire ſon principal de quelques cérémonies fort indifférentes.

Ces déſordres, qu'on remarque déjà dans le ſixième ſiècle, s'accrurent pendant le ſeptième, & dans le ſuivant ils parvinrent à leur comble. Il ſemble qu'alors il ſuffiſoit à un eccléſiaſtique de ſavoir

chanter au lutrin, pour être conſidéré comme un homme ſavant. Le chant de l'égliſe étoit au moins la principale ſcience ; & il y eut à ce ſujet une grande diſpute entre les romains, à qui S. Grégoire en avoit enſeigné un nouveau, & les françois qui s'obſtinoient à ne pas quitter l'ancien : ils ſe traitoient réciproquement d'ignorans ; *ſtulti*, *ruſtici*, *indocti*, *bruta animalia*. On voit par-là que ceux qui ſavoient chanter, croyoient n'avoir plus rien à apprendre. Telle étoit en Occident la barbarie, préciſément lorſqu'elle venoit de ſubjuguer l'Orient : on a de la peine à comprendre comment les lettres pourront renaître.

CHAPITRE IV.

De l'état des Lettres en Occident, depuis Charlemagne juſqu'à la fin du onzième ſiècle.

C'EST un grand prodige qu'un génie tel que Charlemagne, dans le huitième ſiècle. Il eſt une preuve que les grands hommes s'élèvent tout ſeuls.

Le bruit des armes ne ſe faiſoit plus entendre, qu'aux extrémités du vaſte empire de Charlemagne; & les françois qui reſpiroient ſous la protection des loix, qu'ils apprenoient à ſe donner eux-mêmes, commençoient à ſentir le beſoin d'acquérir des lumières: mais d'où

les tirer ces lumières ? Charlemagne, qui ambitionnoit de redonner la vie aux lettres, ne ſavoit pas encore ſigner ſon nom. Elevé comme tous ceux qu'on deſtinoit à la guerre, il avoit été condamné à la même ignorance. Les eccléſiaſtiques étoient preſqu'alors les ſeuls qui ſuſſent lire & écrire.

Ce prince, qui ſentit le beſoin de s'inſtruire, ouvrit les yeux de ſes ſujets ſur leur ignorance, & leur donna l'exemple de l'étude. Il eſt beau de voir ce légiſlateur, ne dédaignant pas de ſe remettre en quelque ſorte à l'enfance, exercer à former des lettres, cette même main qui avoit vaincu tant de nations. Il avoit ſans doute acquis

assez de gloire, pour ne pas rougir de son ignorance : mais les grandes ames s'apperçoivent moins des talens qu'elles ont, que de ceux qui leur manquent, & elles ne se lassent jamais d'en acquérir. Charlemagne ne quittoit point ses tablettes; il les portoit par-tout avec lui, il les avoit sous le chevet de son lit, & il employoit à contracter l'habitude d'écrire, tous les momens qu'il pouvoit dérober aux affaires. Il eût encore voulu s'instruire dans les sciences, & les secours lui manquoient : il ne trouva un précepteur que vers l'année 794, c'est-à-dire, environ vingt-cinq ans après être monté sur le trône.

Le hasard avoit fait que les moines

moines, envoyés par S. Grégoire en Angleterre, n'étoient pas tout-à-fait ignorans. Ils y avoient porté, je ne dis pas les ſciences, mais quelques débris ſauvés de leurs ruines; & depuis le ſixième ſiècle, ces débris s'étoient conſervés dans cette île. Le huitième produiſit Flaccus Albinus-Alcuinus, diacre de l'égliſe d'Yorck, qui acquit une grande réputation. Il ſavoit & il enſeignoit, dit-on, le latin, le grec, l'hébreu, la rhétorique, la dialectique, les mathématiques, l'aſtronomie & la théologie; de ſorte que les écrivains du moyen âge ne craignent point de le comparer aux hommes les plus éclairés de l'antiquité. Mais leur peu de lu-

mières nous doit faire beaucoup retrancher des éloges qu'ils lui donnent ; & c'eſt aſſez de croire qu'Alcuin ſavoit quelque choſe de tant de langues & de tant de ſciences, & qu'il étoit ſavant pour ſon ſiècle.

Ce qu'il y a de plus glorieux pour lui, c'eſt d'avoir été le précepteur de Charlemagne, qui ſe l'attacha en 794, & d'avoir concouru avec cet illuſtre élève, à faire renaître le goût des lettres parmi les françois. Le roi apprit avec ce maître la rhétorique, la dialectique & l'aſtronomie. Il ſut bientôt le latin, au point de le parler auſſi facilement que ſa propre langue, & il entendit le grec. On a de la peine à comprendre, qu'au milieu des

ſoins d'un vaſte empire, ce prince ait pu vaquer à toutes ces études. Mais tandis que les momens échappent aux ames lâches, ſans qu'elles s'en apperçoivent, les ames actives les ſaiſiſſent tous, & en trouvent beaucoup dans le jour.

La manière dont Charlemagne a gouverné, fait voir ce qu'il eſt devenu par la ſeule réflexion. Nous aurons bientôt lieu de juger, que les connoiſſances qu'il crut acquérir avec Alcuin, étoient dans leur genre bien inférieures à celles qu'il acquit par lui-même dans l'art de gouverner.

Lorſqu'il voulut rétablir les études, tout fut à créer de nouveau; car les écoles, qui juſqu'alors

avoient été dans les cathédrales & dans les monaſtères, parce que les eccléſiaſtiques apprenoient ſeuls quelque choſe, étoient tout-à-fait tombées, par les raiſons que nous avons dites.

Les lettres profanes en étoient bannies, l'écriture ſainte n'y étoit pas entendue, & la théologie y étoit ignorée, ou du moins on n'avoit ſur tout cela que des connoiſſances fort imparfaites. Charlemagne ſe plaint lui-même de l'ignorance groſſière des évêques & des abbés, & il en jugeoit par les lettres qu'il en recevoit. Il ne négligea donc rien pour réveiller le zèle des prélats : il leur repréſenta leurs devoirs, il leur peignit vive-

ment les maux qu'entraîne la barbarie ; il les encouragea par ſon exemple, & il les aida par toutes ſortes de moyens, attirant dans les écoles les hommes qui avoient quelque réputation de ſcience, leur donnant des appointemens conſidérables, & leur accordant ſurtout de la conſidération. L'Angleterre & l'Irlande étoient alors les pays qui fourniſſoient le plus de profeſſeurs.

Il ne ſe contenta pas de relever les anciennes écoles ; il en fonda de nouvelles à Paris, & dans beaucoup d'autres endroits des Gaules & de la Germanie ; mais la principale fut celle qu'il fit tenir dans ſon palais même, où l'on enſei-

gnoit ſous ſes yeux les langues, la grammaire, la rhétorique, la dialectique, tout ce qu'on nommoit philoſophie & théologie. Ainſi ſon palais étoit tout-à-la-fois l'école des exercices militaires, des ſciences, de l'art de gouverner; & ce roi étoit, ſans comparaiſon, pour les choſes qu'il pouvoit montrer, le profeſſeur le plus habile. Mais ſi nous voulons juger des maîtres avec qui ce prince croyoit pouvoir s'inſtruire lui-même, il faudra conſidérer les ſources où ils alloient puiſer. Nous regretterons que Charlemagne ne ſoit pas né dans des tems plus heureux.

Il eût été à ſouhaiter qu'on eût pu remarquer l'origine des arts &

des ſciences chez les grecs & chez les romains ; qu'on eût été capable d'en ſuivre les progrès, & qu'on ſe fût mis en état de lire les meilleurs écrivains de l'antiquité. Pour remonter auſſi haut, il auroit fallu avoir des connoiſſances de bien des genres ; & on ne ſavoit pas ſeulement les élémens des ſciences. On ignoroit les livres qu'il falloit lire, ou même on ne les avoit pas. La barbarie, ſemblable à un torrent, avoit entraîné tout ce qui étoit ſolide, & avoit ſeulement dépoſé de côté & d'autre ce que la légéreté avoit fait ſurnager.

On lut donc au haſard ce qu'on trouvoit ; & malheureuſement au lieu d'élémens & de traités com-

plets, on ne trouvoit en général que des lambeaux épars dans différens écrivains, qui ſans principes ne pouvoient qu'égarer le lecteur.

Capella, eſpèce de philoſophe & de grammairien, né en Afrique dans le cinquième ſiècle, fut un des principaux guides dans ces tems ténébreux. Il avoit écrit en latin ſur les arts & ſur les ſciences, pour en faire l'éloge & pour en donner les préceptes. On trouvoit dans ſon ouvrage, de la grammaire, de la rhétorique, de la dialectique, de la géométrie, de la muſique, de l'aſtronomie, & ſur-tout beaucoup d'obſcurité.

On avoit auſſi, ſur tous ces arts, un livre de Caſſiodore, ſénateur

romain, qui avoit écrit dans le ſixième ſiècle, c'eſt-à-dire, dans un tems où ils étoient déjà fort ignorés. Ces deux auteurs étoient cependant les plus élémentaires de tous ceux qu'on liſoit alors.

Il eſt vrai qu'on en connoiſſoit de beaucoup meilleurs, tels que Boëce, Macrobe, &c. Mais ces écrivains ne pouvoient pas être étudiés comme auteurs claſſiques: car ou ils n'avoient traité des arts & des ſciences que par occaſion, ou ils avoient écrit de manière à n'être entendus que par des lecteurs qui y ſont fort verſés.

De tous les écrivains qu'on liſoit alors, celui qui pouvoit fournir le plus de lumières, eſt ſans doute

S. Auguſtin, le plus beau génie du quatrième & du cinquième ſiècles. D'une intelligence, d'une mémoire & d'une imagination ſingulières, il avoit acquis par une grande lecture des connoiſſances dans tous les genres ; & comme avant de ſe convertir, il avoit cherché la vérité dans les principales ſectes, il connoiſſoit ſur-tout les opinions des différens philoſophes. Mais on n'en ſavoit pas aſſez dans le moyen âge, pour le lire avec fruit ; & faute d'avoir le talent de l'imiter dans ſes excellentes qualités, on l'imita dans ſes défauts.

C'eſt dans les platoniciens d'Alexandrie, que S. Auguſtin puiſa ſa philoſophie : il en adopta ſur-tout

la dialectique. Son esprit curieux & son imagination vive ne lui permirent pas d'être toujours en garde contre les vices de cette méthode, & il fut quelquefois trop subtil. Il a plus raisonné sur les mystères, que personne n'avoit fait avant lui. Il agita beaucoup de questions auxquelles on n'avoit jamais pensé; enfin il avança quantité de sentimens nouveaux, qui n'étoient que probables. Il est vrai que la prudence modère la fougue de son esprit, & qu'il s'attache toujours à la doctrine de l'église; mais ceux qui l'étudièrent dans le moyen âge, prirent sa dialectique pour guide, sans imiter sa prudence. Ils raisonnèrent donc, ils subtilisèrent, ils

diſputèrent. Un ouvrage, fauſſement attribué à ce ſaint père, concourut encore à les jetter dans l'erreur. C'étoit une dialectique plus mauvaiſe, s'il eſt poſſible, que celle des platoniciens; car elle portoit ſur les principes du Portique. Enfin une autre ſource d'égarement, ce fut Victorinus, platonicien du quatrième ſiècle, dont on avoit les ouvrages, & que S. Auguſtin avoit beaucoup loué.

Rien dans ces ſiècles ne pouvoit donc ſeconder les efforts de Charlemagne. Puiſque les lettres étoient ſi fort tombées, qu'en général on eût été honteux de paroître inſtruit, & qu'on mépriſoit ceux qui cherchoient à s'inſtruire, comment les écoles

écoles qu'on multiplioit, auroient-elles détruit un préjugé que l'ignorance générale défendoit avec orgueil ? Les maîtres, qui ſans méthode barbotoient, ſi nous oſons le dire, dans de mauvaiſes ſources, ou puiſoient ſans diſcernement dans les bonnes, devoient aliéner les meilleurs eſprits, & n'apprendre aux autres qu'un jargon qui, pire que l'ignorance, étoit un nouvel obſtacle au progrès des arts.

Ils ſe piquoient d'enſeigner les arts libéraux, c'eſt-à-dire, les arts dignes d'un homme libre ; & comme cette notion eſt vague, les philoſophes ne ſe ſont point accordés ſur le nombre des arts libéraux. Platon, qui ne juge l'ame libre,

qu'autant qu'elle ſe ſépare du corps pour s'élever aux vérités éternelles, croit que ſa métaphyſique eſt le ſeul art libéral; & le ſtoïcien n'en connoît pas d'autre que cette ſageſſe par laquelle il s'imagine être impaſſible, & qui fait dire de lui : *Si fractus illabatur orbis, impavidum ferient ruinæ.* Au contraire, Philon étendant l'acception de ce mot, met parmi les arts libéraux tous ceux qui préparent à la ſageſſe depuis la grammaire juſqu'à la philoſophie. S. Auguſtin ſe fait à-peu-près les mêmes notions, diſtinguant les arts en deux claſſes, l'une de ceux qui ſervent à l'uſage de la vie, & l'autre de ceux qui conduiſent à la connoiſſance des choſes. Enfin

Caſſiodore adopte cette diſtinction, conſervant aux premiers le nom d'arts, & donnant aux autres celui de diſcipline ou de ſcience. De toutes ces idées mal déterminées, & dont la différence eſt tout-à-fait arbitraire, il naîtra de grandes diſputes, & on ſera pluſieurs ſiècles ſans ſavoir ſi la logique, par exemple, eſt un art ou une ſcience.

Ce fut d'après S. Auguſtin & Caſſiodore, que dans le moyen âge, on arrêta le plan des études. On en fit deux cours : dans l'un nommé *trivium*, on enſeigna la grammaire, la rhétorique & la dialectique : & dans l'autre nommé *quatrivium*, on enſeigna la muſique, l'arithmétique & l'aſtronomie.

Mais on ne ſe faiſoit de tous ces arts que des idées fort imparfaites : car on n'avoit de livres claſſiques, que la mauvaiſe dialectique, fauſſement attribuée à S. Auguſtin : les écrits de Capella & Caſſiodore, qui avoient plutôt fait de mauvaiſes compilations, que des traités ; & ceux de Victorin, de Boëce, & d'autres éclectiques, où l'on trouvoit épars confuſément des lambeaux de platoniſme, de ſtoïciſme & de péripatétiſme. Si Platon, Ariſtote & Zénon connoiſſoient trop peu l'art de raiſonner, jugez comment on raiſonnoit dans ces ſiècles, où l'on connoiſſoit ſi mal ces philoſophes, & où l'on s'imaginoit les avoir pour guides.

Charlemagne, qui étudia tout ce qu'on enſeignoit dans le *trivium* & dans le *quatrivium*, s'appliqua, ſur-tout, à l'aſtronomie, ſans doute parce que parmi de mauvais raiſonnemens, il trouvoit au moins des obſervations propres à ſatisfaire un eſprit auſſi bon que le ſien. Son exemple ne fut pas ſuivi. Les laïques n'allèrent pas chercher dans des cathédrales ou dans des monaſtères, des connoiſſances qu'ils mépriſoient; & les eccléſiaſtiques, après avoir à peine achevé le *trivium*, ne commencèrent le ſecond cours que pour l'abandonner auſſitôt. Peu curieux d'apprendre l'arithmétique, la géométrie & l'aſtronomie, ils ſe croyoient aſſez habi-

les, lorſqu'ils ſavoient chanter à l'égliſe; c'eſt à quoi l'on ſe bornoit d'ordinaire, & il ne ſortoit des écoles que des chantres médiocres & de mauvais dialecticiens.

Charlemagne, qui dans d'autres tems auroit fait fleurir les lettres, put donc à peine faire rougir quelques françois de leur ignorance. On peut par-là juger de ce que devinrent les études ſous ſes ſucceſſeurs. Louis le Débonnaire & Charles-le-Chauve tentèrent, à la vérité, de ſoutenir les écoles: mais que pouvoit la protection de ces princes, qui ſe rendoient tous les jours plus mépriſables? Si l'on ſe rappelle que pendant leur règne, le peuple tomboit en ſervitude;

que les grands ne ſongeoient qu'à s'arroger de nouveaux droits, & que le clergé, devenu maître du gouvernement, commençoit à juger les ſouverains ; on concevra que parmi tant de troubles, le beſoin de s'inſtruire étoit celui qu'on devoit le moins ſentir. N'étoit-il pas naturel que les eccléſiaſtiques, abandonnant les écoles, ne s'occupaſſent plus, que des moyens d'étendre leur autorité, & de défendre leurs biens temporels contre les uſurpations des ſeigneurs laïcs ? Il falloit que la barbarie fût bien grande au neuvième ſiècle, puiſqu'on recommandoit aux évêques de ne pas élever un homme au ſacerdoce, qu'auparavant ils ne ſe

fuſſent aſſurés, s'il ſavoit bien lire l'évangile, & s'il pouvoit au moins l'entendre littéralement. Cependant les conciles exhortèrent ſouvent les princes à veiller ſur les écoles. On en rétablit quelques-unes, on en fonda même de nouvelles, & on fit venir des profeſſeurs de Grèce, d'Irlande & des autres lieux, où les études n'étoient pas tout-à-fait tombées.

Ces ſoins firent renaître le goût des lettres, & on en recueillit les fruits vers le milieu de ce ſiècle : mais ce fut avec les abus que produiſent les mauvaiſes études, lorſqu'on prend pour ſcience ce qui n'eſt qu'un jargon. Tout le mal vint de cette méchante dialectique

dont j'ai parlé, & qui devenant tous les jours plus à la mode, éleva des diſputes, & jetta dans des erreurs. Un moine, nommé Jean Scot Erigène, ſe rendit, ſur-tout, célèbre en ce genre. La connoiſſance du grec lui avoit ouvert une nouvelle ſource de philoſophie dans les livres des platoniciens. Sa dialectique, devenue par-là plus ſubtile, le faiſoit regarder comme la lumière de ſon ſiècle; & ſur ſa réputation, Charles-le-Chauve l'avoit appelé en France. Pouvoit-il ne pas s'attacher à une méthode, qui lui valoit de ſi grands ſuccès? Il l'appliqua donc comme les autres à la théologie, où les queſtions commençoient à ſe multiplier avec les

ſubtilités, & il tomba bientôt dans des hérésies ſur la grace & ſur la prédeſtination, en voulant combattre celles d'un autre moine, nommé Goteſcalque.

Louis le Débonnaire avoit reçu de Michel le Begue, empereur de Conſtantinople, un ouvrage fauſſement attribué à Denis l'Aréopagite. Comme on étoit en France dans l'erreur de croire que ce ſaint étoit ce Denis même, qui avoit été l'apôtre des Gaules, Charles-le-Chauve, qui deſiroit de connoître ſon ouvrage, chargea Jean Scot de le traduire : ſa curioſité ne fit qu'introduire en France le platoniſme d'Alexandrie, & l'introduiſit ſous un nom, qui devoit accréditer l'erreur.

En effet, Jean Scot adoptant les opinions du faux Denis, mêla ſans diſcernement les dogmes du chriſtianiſme avec les principes des platoniciens, & ſe fit un ſyſtême, dans lequel il renouvela ces émanations, qui avoient paſſé d'Orient en Egypte, d'Egypte dans la Grèce, & qui juſqu'alors n'avoient pas encore pénétré en Occident.

Tel étoit le ſort des lettres en France ſur la fin du neuvième ſiècle, lorſqu'Alfred le Grand les protégeoit en Angleterre, fondant, comme Charlemagne, des écoles, s'inſtruiſant comme lui, & compoſant même des ouvrages. Mais à peine commençoient-elles à fleurir, qu'elles furent moiſſonnées par les

danois, qui firent des incurſions fréquentes dans cette isle.

Dans le dixième ſiècle, elles furent protégées en Allemagne par les Othons, & ce fut avec peu de ſuccès ; les ténèbres s'accrurent encore. Auſſi les circonſtances ne pouvoient pas être moins favorables aux lettres, puiſque les vices, qui n'avoient jamais été ni plus généraux ni plus répandus, produiſoient de toutes parts des déſordres dans la chrétienté.

Les mœurs ſcandaleuſes des eccléſiaſtiques devinrent encore funeſtes aux lettres. On s'imagina qu'ils étoient vicieux, parce qu'ils étoient ſavans ; & les laïcs, qui n'étoient pas moins corrompus, ne ſe laſſoient

point de crier, que la ſcience n'eſt bonne qu'à corrompre les mœurs. Cependant il étoit ſi difficile de ſe corrompre par cette voie, que Gerbert, depuis pape ſous le nom de Sylveſtre II, fut obligé d'aller en Eſpagne chercher des connoiſſances dans les écoles des arabes : mais quand il revint en France, on le prit pour un magicien. Il enſeigna néanmoins dans l'égliſe de Rheims; & il eut parmi ſes diſciples, Robert, fils de Hugues-Capet, qui ne fit pas de grands progrès. Il trouva de meilleures diſpoſitions dans Othon III, dont il fut enſuite le précepteur.

Les ténèbres continuerent dans le ſiècle ſuivant. De nouvelles ſu-

perſtitions naquirent de la barbarie, & on crut que les calamités annonçoient la fin du monde. Ce n'étoit donc plus la peine d'acquérir des connoiſſances : on ne ſentoit que le beſoin des indulgences, & les croiſades en offrirent. Quand il ſeroit encore reſté quelques traces de lettres, n'auroient-elles pas été effacées dans cette commotion générale, que le fanatiſme fit en Europe ?

Pendant ce ſiècle, elles ne furent protégées par aucun prince, & les querelles du ſacerdoce & de l'empire troublèrent toute l'Allemagne, le ſeul pays où elles avoient eu des protecteurs dans le ſiècle précédent. Elles n'avoient donc plus

d'aſyle nulle part : l'ignorance inſolente de Grégoire VII, & l'ignorance ſtupide des peuples nous ont fait voir à quel point de barbarie l'Europe étoit réduite.

Cependant comme les prétentions du clergé avoient au moins beſoin d'être appuyées quelquefois ſur de mauvais raiſonnemens, la dialectique ne fut pas abandonnée ; elle fut même fort cultivée ſur la fin de ce ſiècle ; & elle devint, comme les eſprits, toujours plus ténébreuſe. Il arriva encore que, parce que les eccléſiaſtiques ne ſavoient que chanter au lutrin, on prit pour philoſophe conſommé tout homme qui chantoit comme eux. On faiſoit même un ſi grand cas de ce qu'on

prenoit pour de la muſique, que la flatterie ne put pas mieux louer Robert, roi de France, qu'en diſant qu'il chantoit fort bien l'office avec les clercs. C'eſt dans ce ſiècle que le moine Guide Arétin devint célèbre, pour avoir exprimé la gamme par ces mots *ut*, *ré*, *mi*, *fa*, *ſol*, *la*; cependant il eût été auſſi commode de continuer à ſe ſervir des premières lettres de l'alphabet, que S. Grégoire avoit employées à cet uſage.

On voit combien on étoit ignorant dans les ſiècles que nous venons de parcourir. On fera encore long-tems de vains efforts pour s'inſtruire, parce qu'on ſera long-tems avant de ſavoir comment il

faut étudier, & même ce qu'il faut apprendre.

CHAPITRE V.

Des Lettres en Occident pendant le douzième & le treizième siècle.

LES subtilités de la dialectique n'avoient pas encore été mêlées dans la théologie, autant qu'elles le furent vers la fin du onzième siècle. On agita sur-tout, diverses questions sur les mystères, parce que la curiosité ignorante, ne sachant pas discerner ce qu'on peut connoître, se porte naturellement à ce qui ne peut pas être connu.

Comme les philosophes étoient tombés dans des erreurs, les théo-

logiens tombèrent dans des héréſies. La principale eſt celle de Bérenger, qui nia la préſence réelle. Dialecticien célèbre, il diſputa dans dix conciles, qui le condamnèrent ; & il en fallut un onzième, pour lui arracher une rétractation, qu'on n'aſſure pas avoir été ſincère.

De pareilles diſputes donnoient de la célébrité ; & l'amour de la célébrité décide ſouvent du choix des études & des opinions. L'art de diſputer fut donc la paſſion de tous ceux qui voulurent ſe rendre célèbres. Les écoles devinrent pour les dialecticiens, ce qu'étoient les tournois pour les chevaliers, c'eſt-à-dire des théâtres où il étoit glorieux de combattre & de vaincre ;

& on voyoit les dialecticiens ſe montrer d'école en école, diſputant ſur des choſes qu'ils n'entendoient pas, comme alors les chevaliers ſe montroient de tournois en tournois, combattant ſouvent pour des beautés qu'ils n'avoient jamais vues. C'eſt ainſi qu'Abélard ſe fit une grande réputation, & tint enſuite une école, où l'on accouroit d'Italie, d'Allemagne, d'Angleterre, de toutes parts.

Les richeſſes d'un pareil profeſſeur croiſſoient avec le nombre de ſes diſciples; & ſa réputation croiſſant encore, il pouvoit enfin prétendre aux premières dignités de l'égliſe : car l'art de diſputer ſubtilement étoit alors regardé comme

le meilleur titre. Ainſi la célébrité, l'avarice & l'ambition, tout entretenoit cette manie. Les écoles ſe multiplièrent : la dialectique parut l'unique ſcience : on crut qu'elle ſuffiſoit pour réſoudre toutes les queſtions de philoſophie : la théologie n'eut plus rien de caché : en un mot, cet art frivole fut ſeul étudié, & un dialecticien, ſe voyant conſidéré comme philoſophe & théologien, ſe crut ſavant dans tous les genres.

On commence à remarquer, dans le douzième ſiècle, que le nom d'Ariſtote eſt déjà d'un grand poids en Occident. Je dis le nom : car ſi les dialecticiens ſe piquoient de raiſonner d'après ſes principes, ils

les connoiſſoient cependant encore bien peu, puiſqu'ils ignoroient le grec, & qu'ils n'avoient de ce philoſophe que quelques écrits traduits par Boëce & par Victorin.

Il y eut alors deux ſortes de dialecticiens ; les uns qui continuoient de préférer S. Auguſtin, dont ils croyoient avoir la dialectique ; les autres qui donnoient la préférence au philoſophe grec, qu'ils connoiſſoient à peine. Cependant tous puiſoient au beſoin dans l'une & l'autre ſource : mais c'étoit avec ſi peu de diſcernement, que lorſqu'ils ſe faiſoient une méthode, qui n'étoit ni celle d'Ariſtote ni celle de S. Auguſtin, ils ne la reconnoiſſoient pas néanmoins, pour

leur ouvrage propre, & ils en faiſoient honneur au guide qu'ils croyoient avoir choiſi. D'ailleurs ils ne négligeoient pas d'appuyer leurs aſſertions ſur l'autorité de quelques pères, qu'ils liſoient mal. Ils ramaſſoient des paſſages de toutes parts : ils faiſoient des compilations mal raiſonnées ; & leurs ouvrages n'étoient qu'un mélange confus de théologie & de philoſophie, où le théologique & le philoſophique ne pouvoient pas ſe diſcerner, & où ſouvent on ne trouvoit ni l'un ni l'autre.

Alors les queſtions ſe multiplièrent pour ſe multiplier toujours de plus en plus : car différentes ſolutions, données par des dialecticiens

qui ne s'accordoient pas, faiſoient naître de nouvelles queſtions, qui étant encore réſolues différemment, donnoient naiſſance à d'autres. On ne prévoyoit point de terme à ces curieuſes ſubtilités : auſſi y eut-il dans ce ſiècle quantité d'héréſies. La plus ſingulière eſt celle d'un gentilhomme breton, nommé Eon, qui ayant entendu chanter dans l'égliſe, *per eum qui venturus eſt judicare vivos & mortuos*, aſſura que c'étoit lui qui devoit juger les vivans & les morts. Ce fou eut des fous pour diſciples, & traîna le peuple après lui. Il eſt vrai que ſon extravagance ne fut pas produite en lui par la dialectique : mais ſi ces tems n'avoient pas été auſſi

féconds en opinions nouvelles, Eon vraiſemblablement n'eût pas été fou. Revenons aux dialecticiens.

Selon Platon, les idées univerſelles ſont des eſſences qui exiſtent réellement hors des choſes : il les place dans l'entendement divin, comme autant d'êtres, comme autant de divinités ; & ſi nous voulons connoître les corps, ce ne ſont pas les corps qu'il faut obſerver, ce ſont ces eſſences, & il faut trouver le moyen de nous élever juſqu'à elles.

Ariſtote trouva ridicule de mettre hors des corps les eſſences mêmes qui les modifient & les déterminent à être ce qu'ils ſont. Il les

plaça

plaça donc dans la matière ; & rejettant le mot d'idées, il les appela formes. Ainſi, ſelon lui, il y a des formes univerſelles, qui de toute éternité cachées dans chaque corps, font qu'ils ſont ce qu'ils ſont.

Zénon à ſon tour ſe moqua d'Ariſtote, comme Ariſtote s'étoit moqué de Platon. Il dit que ces univerſaux-là, ſoit qu'on leur donne le nom de formes, ou celui d'idées, n'exiſtent que dans notre entendement, & que ce ne ſont que des noms donnés aux notions que nous formons, ſuivant les différentes manières dont nous concevons les choſes.

Enfin les platoniciens d'Alexandrie, qui ſe piquoient toujours de

tout concilier, & qui ne concilioient jamais rien, tentèrent inutilement d'accorder Platon, Ariſtote, Zénon : les idées ou formes univerſelles partagèrent les philoſophes pendant pluſieurs ſiècles. On conçoit que cette grande queſtion, qui avoit diſparu avec la philoſophie, devoit reparoître avec elle.

Les dialecticiens du onzième ſiècle, ſuivoient l'opinion d'Ariſtote ſans défiance, lorſque Roſcelin s'arma contr'eux de tous les argumens des ſtoïciens, & laiſſa ſa doctrine à ſon diſciple Abélard, qui la défendit vivement au commencement du douzième. De part & d'autre on aimoit trop la diſpute, pour chercher même inutile-

ment, comme les platoniciens, des moyens de conciliation. On diſputa donc, & il ſe forma deux ſectes, connues ſous les noms de réaliſtes & de nominaux. Les jeunes gens ſe firent nominaux, parce que c'étoit l'opinion nouvelle; & les vieux reſtèrent réaliſtes, parce qu'ils l'avoient été juſqu'alors. Ceux-ci crièrent ſur-tout qu'on détruiſoit toute ſcience. En effet, on leur enlevoit la leur, puiſqu'ils ne connoiſſoient que les formes univerſelles, & qu'on les anéantiſſoit.

La chaleur avec laquelle on défend ſes opinions, ne vient pas toujours de l'importance des queſtions; au contraire, les diſputes

les plus frivoles ſont auſſi les plus vives, toutes les fois qu'elles attirent l'attention du public, & que chaque parti met toute ſa gloire à vaincre. Si même on s'occupe d'objets importans, ce n'eſt pas toujours parce qu'ils le ſont en effet, c'eſt ſouvent parce que les diſputes s'y multiplient davantage. Alors l'importance de l'objet donne du poids aux queſtions les plus frivoles; & on s'échauffe d'autant plus de part & d'autre, qu'on ſe reproche réciproquement des erreurs plus dangereuſes.

Il étoit donc naturel que les dialecticiens cherchaſſent à ſubtiliſer ſur les dogmes; qu'ils fiſſent tous leurs efforts pour les concevoir

d'une manière nouvelle, & qu'ils vouluſſent au moins n'en pas parler avec le langage de tout le monde. De-là devoient naître non-ſeulement des héréſies, mais encore des opinions qui, quoiqu'orthodoxes en elles-mêmes, étoient jugées hérétiques dans les termes.

Si le zèle pourſuivoit les hérétiques, la jalouſie qui prenoit le maſque du zèle, pouvoit-elle ne pas ſaiſir tout prétexte de perſécuter les hommes célèbres? Les intrigues ſe joignirent donc aux ſubtilités, & tous les dialecticiens s'armèrent contre ces nouveaux Icares, dont ils ne pouvoient pas ſuivre le vol audacieux. Ils tournèrent ſurtout leurs traits contre Abélard,

trop fait malheureuſement pour être célèbre & envié.

Une ame avide de gloire ſe hâte de prendre ſon eſſor. Quelquefois elle ſe ſent comme gênée par la réflexion ; & ne ſuivant plus que ſon inſtinct, elle s'élance, & ne voit que le terme où elle eſt ambitieuſe d'arriver. Elle peut cauſer & de grands maux & de grands biens, & elle diffère en cela des ames communes, qui ne ſont pas ſeulement capables d'une grande folie.

Telle étoit l'ame d'Abélard. Tout ce qui pouvoit nourrir une ſenſibilité vive, avoit des droits tyranniques ſur elle. Elle ne put donc ſe refuſer à la gloire, qui ſe mon-

tra ſous le fantôme de la dialectique : elle ne put pas non plus ſe refuſer à l'amour, qui s'offrant ſous les traits d'Héloïſe, ſe fit un jeu de la dialectique même ; l'une & l'autre lui furent funeſtes. Mais laiſſons ſes amours.

Abélard eût répandu la lumière dans un ſiècle éclairé, & il s'égara dans les ténèbres de ſon ſiècle. Parce que la dialectique s'ouvroit une vaſte carrière dans la théologie, il voulut être théologien, & il devint hérétique : ſes envieux du moins furent intéreſſés à le trouver tel. On ſe hâta de tirer de ſes ouvrages pluſieurs propoſitions. Il en déſavoua qu'en effet on n'y trouve pas, il en expliqua

d'autres ; & en général, on ne peut guère l'accuſer, que de s'être exprimé d'une manière toute nouvelle : reproche que méritent tous les écrivains de ſon tems. Mais il avoit beaucoup d'ennemis, il en avoit de puiſſans ; il falloit donc que toutes les propoſitions qu'on lui attribuoit, fuſſent également hérétiques : on ſuſcita ſur-tout S. Bernard contre lui.

La piété qui eſt d'autant plus ſolide qu'elle fuit davantage tout éclat, paroiſſoit, dans ce ſiècle corrompu, être forcée par le zèle même à chercher la gloire de la célébrité. Un homme d'une ame pieuſe & courageuſe, entraîné par les circonſtances ſur la ſcène du

monde, pouvoit-il ne pas s'élever ouvertement contre les vices? & ſi ſes talens, autant que ſa piété, lui faiſoient un nom, pouvoit-il voir d'un œil indifférent ſon nom rendu célèbre? Tel étoit S. Bernard: il aimoit la gloire, il ne s'en doutoit pas; parce qu'il ne voyoit dans la gloire même que les ſuccès de ſa piété & de ſon zèle: mais nous croyons que ſi elle n'eût pas à ſon inſu parlé à ſon cœur, il ne ſe ſeroit pas aveuglé ſur l'abus & l'injuſtice des croiſades.

On ne peut trop le louer de ſes ſoins à rétablir la diſcipline dans les ordres religieux, & de ſon courage à donner au pape même des conſeils contre les abus qui s'in-

troduiſoient dans la cour de Rome. Un autre éloge encore qu'on ne peut lui refuſer, & qui eſt bien ſingulier pour ſon ſiècle, c'eſt qu'il a du moins entrevu les vices de la dialectique, & qu'il a mépriſé cet art frivole, juſqu'à ſe vanter de n'y rien comprendre. Nous conviendrons cependant que ce n'étoit pas aſſez de le mépriſer, & qu'il eût fallu l'étudier pour ſe mettre en état de le rendre mépriſable aux autres. Socrate mépriſa les ſophiſtes, mais il les étudia : c'eſt pourquoi il les combattit avec avantage.

Il eſt vrai que S. Bernard ayant dédaigné de s'inſtruire de la philoſophie de ſon tems, n'ignoroit

que des choſes qui ne méritoient pas d'être ſues. Cependant il arriva que n'en pouvant juger par lui-même, il fut contraint de s'en rapporter au jugement des autres. Alors ſon zèle ne fut plus qu'un inſtrument, dont les ennemis d'Abélard ſe ſervirent; & lorſqu'il crut combattre les dialecticiens, il ſe trouva n'être parmi eux qu'un chef de parti. Il ne fut pas ſans doute inſenſible à la gloire de défendre la religion contre l'homme le plus célèbre, qu'on accuſoit d'innover. L'amour de la gloire eſt commun à tous les grands hommes; & s'il ſe déguiſe à leurs yeux, il ſe décèle aux yeux des autres.

On peut juger quelle fut l'ani-

moſité des deux partis, dont les chefs étoient d'une égale réputation. Ce n'eſt pas notre deſſein de nous arrêter ſur des détails de cette eſpèce : il nous ſuffit de dire qu'Abélard ſuccomba, & que la jalouſie & la haine ſe montrèrent ſenſiblement dans la condamnation qu'on porta contre lui.

Pierre, ſurnommé Lombard, parce qu'il étoit de Novare en Lombardie, étoit venu finir ſes études à Paris, alors l'école la plus célèbre. Il fit de grands progrès ſous Abélard, fut enſuite profeſſeur lui-même, & enfin évêque de Paris. Philippe, fils de Louis-le-Gros, & frère de Louis-le-Jeune, qui avoit été nommé à cet évêché,

ſe

ſe fit un honneur de le céder à un homme du mérite de Pierre Lombard. Il n'en falloit pas moins pour élever cet étranger à cette dignité. Car la préférence que Pierre avoit donnée à la dialectique d'Ariſtote, déplaiſoit beaucoup aux théologiens de Paris, qui en général étoient partiſans de celle de S. Auguſtin.

Il adopta la méthode d'Abélard ſon maître ; mais beaucoup plus réſervé, il ne donna pas dans les mêmes écarts. Son livre des ſentences, c'eſt le titre qu'on donnoit aux ouvrages de théologie, paroît avoir été fait pour réſoudre toutes les queſtions qu'on agitoit alors. Il ſe ſervit de la dialectique d'Ariſtote,

depuis Pierre Lombard) eut les plus grands ſuccès. Ce fut bientôt le principal livre claſſique, & on ne pouvoit pas être théologien, ſans l'avoir étudié. Mais, quoiqu'il eût la réputation d'être clair, tous ceux qui l'étudièrent n'y trouvèrent pas les mêmes choſes. Les commentateurs ſe multiplièrent donc pour l'expliquer. Alors cet ouvrage devint réellement obſcur, & donna lieu à de nouvelles queſtions & à de nouvelles ſubtilités.

C'eſt ainſi que la méthode qu'on ſuivoit brouilloit toutes les idées, & jetoit dans bien des erreurs dont nous ne parlons pas ; lorſqu'au commencement du treizième ſiècle, la métaphyſique & la phyſique d'A-

riſtote furent apportées de Conſtantinople à Paris, & traduites en latin. Ces ouvrages qui n'étoient pas propres à répandre la lumière, trouvèrent les eſprits peu diſpoſés à les recevoir. Un concile tenu à Paris en 1209, en défendit la lecture, ſous peine d'excommunication, & les condamna au feu. Quelques années après, le légat du pape confirma cette condamnation, en permettant néanmoins d'enſeigner la dialectique d'Ariſtote.

C'étoit aſſez mal remédier aux abus dont on ſe plaignoit, que de laiſſer ſubſiſter la dialectique, qui en étoit la ſource, & de condamner la métaphyſique & la phyſique, qui n'avoient fait encore aucun

mal. Mais on jugeoit à l'aveugle de ces choſes; & parce qu'on n'avoit rien de bon en philoſophie, on ne ſavoit trop ce qu'on devoit permettre, ni ce qu'on devoit défendre. Dans le vrai, ce qui faiſoit principalement des ennemis à Ariſtote, c'eſt la célébrité des dialecticiens, qui avoient pris ſa philoſophie pour guide. La raiſon en eſt ſenſible : car dans les tems même qu'on brûloit ſes ouvrages en France, il étoit permis de les lire partout où ſes ſectateurs n'avoient pas à lutter contre un parti jaloux & puiſſant ; c'eſt-à-dire, en Angleterre, en Allemagne, en Italie même. De pareilles défenſes ſembloient donc promettre plus de cé-

lébrité à ceux qui déſobéiſſoient : étoit-il d'ailleurs naturel de compter que les dialecticiens renonçaſſent à des ſubtilités qui faiſoient toute leur ſcience, & à la place deſquelles ils n'avoient rien à mettre ?

Fréderic II qui régnoit en Allemagne, hâta ſur-tout la fortune d'Ariſtote. Les connoiſſances qu'il avoit acquiſes, lui faiſant deſirer d'en acquérir encore, il ambitionna de contribuer aux progrès des lettres, & il leur accorda une protection ſingulière. Il releva les anciennes écoles, il en fonda de nouvelles, enfin il fit rechercher & traduire tous les livres où l'on crut trouver quelqu'inſtruction.

Depuis Gerbert, quelques perſonnes avoient encore été chercher les ſciences chez les arabes, & on avoit même traduit quelques-uns de leurs livres de médecine, de phyſique & de mathématiques. Cependant la philoſophie arabe étoit peu connue parmi les chrétiens : du moins ne s'enſeignoit-elle pas dans les écoles. Fréderic la fit connoître par des traductions, & la fit enſeigner en Allemagne & en Italie.

La dialectique d'Ariſtote, déjà mauvaiſe en elle-même, plus mauvaiſe dans les ſources où on l'avoit puiſée juſqu'alors, fut donc enfin étudiée dans les commentateurs arabes, où elle étoit devenue pire

encore. Ce que nous avons dit peut faire juger des lumières que de pareils maîtres pouvoient répandre.

Le plus célèbre de ces commentateurs, Averroès, regardoit Ariſtote comme un génie que Dieu avoit donné, afin que les hommes ſuſſent tout ce qui peut être ſu: il en faiſoit même preſqu'un Dieu, qui avoit tout connu, qui n'avoit pu ſe tromper, & dont la doctrine étoit la ſuprême vérité. Mais il applaudiſſoit à des choſes qu'il n'entendoit pas; car ceux qui ont eu la patience de lire tous ſes commentaires, y trouvent autant d'ignorance & de bévues que d'enthouſiaſme. Voilà cependant l'auteur claſſique qu'on étudia davan-

tage. On idolâtra, pour ainſi dire, avec lui ſur l'autel qu'il avoit élevé au philoſophe grec, & on lui rendit à lui-même à-peu-près un culte ſemblable : il eſt vrai qu'il partagea ce culte avec Avicenne, autre commentateur, tout auſſi dépourvu de connoiſſances & de jugement.

L'enthouſiaſme qui ſaiſit les eſprits, mit le comble à l'aveuglement ; lorſqu'Ariſtote, moins entendu que jamais, fut regardé comme l'unique organe de la vérité. On ne chercha plus ce qu'il falloit penſer, mais ce qu'avoit penſé ce philoſophe. Son autorité étoit une démonſtration, & on ne la reſpectoit pas moins en théologie qu'en philoſophie.

Cependant obſcur par lui-même, & plus obſcur par les ſoins de ſes commentateurs, il laiſſoit rarement ſaiſir ſa penſée, & il ſe contrediſoit ſouvent. On conclut donc, que lorſqu'il ne s'expliquoit pas aſſez, on ne pouvoit rien ſavoir, & que lorſqu'il affirmoit le pour & le contre, on ne pouvoit rien aſſurer. En vain on ſubtiliſa, en vain on fit des queſtions ſans nombre; on ſe trouvoit toujours plus loin de ſavoir quelque choſe. Il fallut donc douter, & un nouveau pyrrhoniſme s'établit d'après Ariſtote même.

Le péripatétiſme des arabes fut répandu en Allemagne par Albert, de l'ordre des frères prêcheurs, ſurnom-

mé le Grand à cauſe de l'étendue de ſes connoiſſances ; il fut même appelé à Paris, où malgré les défenſes, il enſeigna la philoſophie d'Ariſtote, & d'où quelque tems après, il tranſporta ſon école à Cologne.

Aſſez ſage néanmoins pour ne pas ſe borner aux ſubtilités de la dialectique & de la métaphyſique, il s'appliqua aux mathématiques & aux méchaniques ; & il paroît être un des premiers qui aient étudié l'hiſtoire naturelle. Il acquit dans tous ces genres des connoiſſances qui le firent paſſer pour un magicien ; & cette réputation lui étant reſtée, ceux qui d'après lui ont voulu étudier la magie, en ont

cherché les principes dans les ouvrages qu'on lui attribue fauſſement. On dit qu'il employa trente ans à faire une tête qui parloit, & que S. Thomas d'Aquin ſon diſciple, dans la frayeur qu'il en eut, la caſſa d'un coup de bâton.

Il y avoit alors en Angleterre un autre magicien ; c'eſt Roger Bacon. Il avoit étudié avec tant de ſuccès la géométrie, l'aſtronomie, l'optique, la chimie, les mathématiques, les méchaniques, &c. qu'il a prévu la poſſibilité de quantité de choſes, qui paroiſſoient de ſon tems des myſtères impénétrables, & dont pluſieurs ont été découvertes depuis. La ſagacité d'Albert & de Bacon fait regretter

qu'ils ne ſoient pas venus dans de meilleurs tems.

Il y eut encore dans le treizième ſiècle trois hommes célèbres. Le premier eſt S. Bonaventure, de l'ordre des frères mineurs, né en Toſcane, & ſurnommé le docteur ſéraphique. Il préféra la théologie myſtique, qu'il traita avec plus de piété que de curioſité, & d'où il écarta les queſtions étrangères. Il évita donc les ſubtilités des dialecticiens; mais il ne put pas éviter les notions vagues, qui ſervent de principes à la théologie myſtique.

Le ſecond eſt S. Thomas, ſurnommé le docteur angélique, de l'ordre des frères prêcheurs. Iſſu de

la maiſon des comtes d'Aquin, il deſcendoit des rois de Sicile & d'Arragon. Il étudia ſous Albert le grand à Cologne, prit à Paris le bonnet de docteur avec S. Bonaventure, & revint en Italie, où il enſeigna dans pluſieurs univerſités. C'eſt ainſi qu'on nommoit les écoles, & celle de Paris étoit alors la plus célèbre.

S. Thomas a écrit ſur la philoſophie & ſur la théologie, en ſe conformant aux principes & à la méthode du nouveau péripatétiſme. On croit qu'il auroit été capable de faire de meilleurs ouvrages, ſi le préjugé général lui avoit permis de préférer ſon jugement à celui de l'Ariſtote arabe: mais ſon

ſiècle l'auroit vraiſemblablement beaucoup moins applaudi. Ses grands ſuccès ne firent donc que nourrir un préjugé, contraire au progrès de l'eſprit humain ; & ils achevèrent la fortune d'Ariſtote. Les ennemis les plus déclarés du péripatétiſme n'oſèrent plus condamner un philoſophe, pour qui S. Thomas montroit une entière déférence. Ariſtote prévalut donc par-tout, même dans l'univerſité de Paris, d'où juſqu'alors on avoit toujours tenté de l'exclure.

Jean Duns Scot, le troiſième de ces hommes célèbres, dont nous avions à parler, a ſurpaſſé tous les péripatéticiens en ſubtilités, & a mérité le ſurnom de docteur

ſubtil, qu'on lui donne communément. Comme il s'eſt fait des principes différens de ceux de S. Thomas, & que les frères mineurs, dont il étoit, ont adopté ſa doctrine, pendant que les frères prêcheurs ont continué de ſuivre celle du docteur angélique, il s'eſt formé dans l'égliſe deux ſectes, qui ſubſiſtent encore, qui ſont connues ſous le nom de thomiſtes & de ſcotiſtes, & dont il eſt très-permis de ne ſavoir que les noms. Ces deux docteurs au reſte firent preſqu'oublier tous ceux qui les avoient précédés.

Si l'on conſidère quel étoit l'objet des études dans le douzième & le treizième ſiècle, la méthode avec laquelle on les faiſoit, la préven-

tion aveugle où l'on étoit pour Ariſtote, & pour ſes commentateurs, & la jalouſie de ces prétendus philoſophes, qui faiſoient conſiſter toute la ſcience dans des ſubtilités ; on comprendra que plus on faiſoit d'efforts, plus on s'éloignoit du vrai chemin des connoiſſances ; & l'on plaindra Fréderic II, qui voulant hâter les progrès de l'eſprit humain, n'a fait que les retarder. Cependant ſa protection n'a pas été tout-à-fait inutile. Peut-être étoit-il néceſſaire de s'égarer dans mille détours obſcurs & tortueux, pour trouver enfin une route plus sûre & mieux éclairée. Comme l'anarchie n'amène un gouvernement ſage, que lorſque les déſor-

dres parvenus à leur comble, ſoulèvent enfin tous les citoyens; de même il falloit mettre le comble aux abſurdités, afin de préparer à la vraie philoſophie, en ſoulevant enfin le bon ſens.

CHAPITRE VI.

Des Lettres en Occident dans les quatorzième & quinzième ſiècles.

LES ordres religieux ſont des républiques où l'eſprit du premier législateur ne ſe conſerve pas longtems: les fondateurs ſurvivent, comme Solon, au gouvernement qu'ils ont établi. Ce ſont les circonſtances qui font d'abord prendre à ces différens ordres une nouvelle façon

de penſer ; & ils la prennent conformément aux conjonctures, qui concourent à leurs premiers ſuccès. Alors préférant le monde & les avantages qu'il offre aux vues bornées d'un ſolitaire qui les deſtinoit à la retraite, ils ſe font un ſyſtême de conduite pour conſerver la conſidération & les richeſſes qu'ils ont acquiſes, & pour en acquérir encore. C'eſt ainſi que le caractère des romains, formé d'après les circonſtances, établit peu-à-peu un plan de gouvernement, qui préparoit à la conquête du monde. Cette comparaiſon eſt ſi noble, qu'il ne faut pas l'abandonner ſi-tôt.

Romulus certainement ne projet-

toit pas de conquérir l'Afrique, l'Eſpagne, les Gaules, la Grèce & l'Aſie: le Latium ſeul devoit lui paroître une conquête difficile, & il ne ſongeoit guère qu'à ſe défendre ſur le mont Palatin. Mais l'ambition vint avec les ſuccès; & les romains toujours entraînés d'une guerre dans une autre, s'accoutumèrent à regarder tous les peuples voiſins comme autant de peuples ennemis, ou même comme des ſujets rebelles. En un mot, ils crurent avoir des droits ſur toutes les nations.

Il en eſt de même des moines. Il ſeroit abſurde de penſer qu'ils ſe ſont établis dans la vue de gouverner un jour le monde; & que dès le commencement ils ont

eu un plan fait de le troubler pour s'en rendre maîtres. Mais tout corps a un eſprit républicain, une eſpèce de patriotiſme, qui porte chaque membre à ſe dévouer pour l'intérêt commun, & ce patriotiſme eſt d'autant plus fort, qu'on y attache plus de conſidération, & qu'il en paroît rejaillir plus de gloire ſur chaque membre. Lorſque le zèle eſt à un certain point, un corps n'a plus d'autre règle que ſon avantage; il juge de la juſtice de ſes entrepriſes par l'utilité qu'il en retire. Il ne ſe borne donc pas à ſe défendre dans ſes limites; il tend au contraire continuellement au-delà, & il ſaiſit toutes les circonſtances favorables.

Les moines pouvoient-ils donc

ſe refuſer à l'ambition, lorſque l'ignorance & la ſuperſtition venoient mettre à leurs pieds les richeſſes & les dignités ? Il falloit bien qu'ils s'accoutumaſſent à croire que ces choſes étoient à eux, puiſqu'on les leur donnoit. Or, dès qu'une fois ils penſent ainſi, ils croiront bientôt avoir des droits ſur ce qu'on ne leur donne pas ; & quiconque oſera conteſter leurs prétentions, ſera déclaré rebelle. Si Sparte, nous continuons toujours de relever les petites choſes par de grandes comparaiſons, ſi Sparte, diſons-nous, malgré les ſages précautions de Lycurgue, eſt enfin devenue ambitieuſe, qui nous aſſurera que les capucins n'auront pas un jour l'am-

bition de gouverner le monde ? Faites naître les circonſtances, & l'ambition naîtra. On a vu les prétentions du clergé & celles des papes : on a vu que les avantages temporels des miniſtres de l'égliſe étoient la ſuprême loi ; & que, quiconque ne ſe ſoumettoit pas, étoit traité comme ennemi de la religion même. Or, ce ſont les eccléſiaſtiques religieux, plus que les ſéculiers, qui ont été l'ame de ces entrepriſes étonnantes. Cependant rien n'eſt plus contraire à l'eſprit de l'égliſe : tant il eſt vrai que les corps ſont toujours faits pour oublier les principes de leur première inſtitution.

Il eſt de l'intérêt des moines d'en-

tretenir l'ignorance, qui eſt le principal appui de leur autorité. Ils l'entretiendront par conſéquent. Ils croient ſavoir tout ce qui peut être ſu. Mais ſi l'aurore commence, ils entreverront le danger qui les menace, & ils craindront le jour. Alors ſentant le beſoin des ténèbres, ils tenteront tout pour couvrir le ciel de nouveaux nuages.

Or, cette aurore a commencé vers le milieu du quatorzième ſiècle; & cependant le ſoleil étoit encore bien loin de paroître: une nuit de pluſieurs ſiècles lui avoit fait oublier ſon cours. De ſi foibles rayons ne pouvoient donc pas percer dans les ſombres réduits des écoles. Elles leur étoient d'ailleurs fermées; car

les

les yeux ne pouvoient pas ſoutenir cette lumière étrangère. En effet, les études non-ſeulement continuèrent d'être auſſi mauvaiſes qu'auparavant; elles furent pires encore, & ſi de bons eſprits oſèrent propoſer une réforme, la haine arma contr'eux tous les péripatéticiens.

En effet, le péripatétiſme étoit devenu l'eſprit des ordres religieux, qui l'enſeignoient. Ils lui devoient toute leur conſidération, toute leur célébrité; ils n'étoient plus rien, ſi cette hydre venoit à tomber ſous les coups d'un Hercule: ils devoient donc le défendre avec un patriotiſme fanatique.

En inſtituant les ordres mendians, S. Dominique & S. François n'a-

voient pas ſans doute prétendu fonder des ſectes de péripatéticiens : mais ces moines ſe ſaiſirent habilement des écoles ; & devenus diſciples d'Ariſtote, ou plutôt d'Averroès, ils ſe rendirent les maîtres des univerſités, dès le treizième ſiècle où ils avoient commencé.

Ce ſont eux qui firent enfin prévaloir Ariſtote. Il eſt vrai que dans la faculté de théologie de Paris, il y avoit encore, au commencement du quatorzième ſiècle, des docteurs, qui blâmoient S. Thomas d'avoir appuyé les dogmes ſur l'autorité de ce philoſophe, & d'avoir fait un mélange du péripatétiſme & de la doctrine chrétienne : mais la canoniſation de S. Thomas, qui

ſe fit alors, fournit de nouvelles armes aux frères prêcheurs. En effet, devoit-on craindre de ſuivre l'exemple d'un ſaint, & pouvoit-on blâmer la méthode qu'il avoit adoptée? Cet argument étoit fort dans un tems, où l'on ne ſavoit pas que les ſaints des premiers ſiècles de l'égliſe avoient tous rejetté Ariſtote.

La cour de Rome, entraînée elle-même par l'autorité du ſaint qu'elle avoit canoniſé, & par les ſollicitations des frères mendians, ceſſa de défendre la lecture des ouvrages de ce philoſophe: elle fit plus, elle en recommanda l'étude. Le légat chargé de réformer l'univerſité de Paris, vers le milieu

du quinzième ſiècle, enjoignit d'enſeigner la dialectique, la métaphyſique, la phyſique & la morale de ce philoſophe, & défendit de recevoir aux grades ceux qui n'en ſeroient pas ſuffiſamment inſtruits. Il eſt aſſez ſingulier que dans des écoles, où il n'y avoit guère que des clercs, ou des hommes qui ſe deſtinoient à l'égliſe, on ait regardé comme un préliminaire néceſſaire à la théologie, les idées vagues d'Ariſtote, commentées par Averroès. Si l'on croyoit que c'étoit là la vraie ſource de la théologie, il n'y avoit donc point eu de théologiens juſqu'alors.

Mais une choſe qui ne paroît pas moins ſingulière, & qui eſt

cependant bien dans le caractère de l'esprit humain ; c'est que la lecture de cette mauvaise philosophie, qui a été proscrite dans le treizième siècle, sans qu'on sût trop pourquoi, a été ordonnée dans le quinzième, où il y avoit de bons esprits qui s'élevoient avec connoissance contre Aristote & contre Averroès.

Dès que tous les professeurs furent obligés d'enseigner Aristote, chacun crut aussi pouvoir s'arroger le droit de le commenter à sa manière. Delà naquirent quantité de sectes péripatéticiennes, & l'on prevoit ce que devinrent la philosophie & la théologie. Les subtilités des frères mineurs dans leur

différent avec Jean XXII qui les condamna, ſuffiſent pour faire juger des philoſophes & des théologiens du quinzième ſiècle.

Occam, un de ces frères mineurs, philoſophe & théologien, ſe ſignala dans cette diſpute. Ennemi déc'aré de la cour de Rome, il avoit déja écrit pour Philippe-le-Bel, il écrivit encore pour Louis de Bavière, & on remarque qu'il ne défendit les droits de l'empire, que par des ſophiſmes & des ſubtilités, manière de raiſonner dans laquelle il étoit ſupérieur à tous les péripatéticiens de ſon tems.

Quoiqu'il fût ſorti de l'école des ſcotiſtes, qui étoient réaliſtes ainſi que les thomiſtes, il renouvella

la ſecte des nominaux, alors preſque éteinte; & il enrraîna dans ſon opinion tous les frères mineurs, qui l'avoient pris pour chef contre Jean XXII. Alors cette ſecte fit de grands progrès en Allemagne, où Louis de Bavière protégea tous les moines, avec qui il avoit un ennemi commun dans le pape.

Les nominaux, toujours odieux aux thomiſtes & aux ſcotiſtes, qui les accuſoient de détruire toute ſcience, devinrent donc encore odieux au ſaint ſiège, contre qui Occam & ſes ſectateurs s'étoient ſoulevés. Cette haine excita contr'eux une longue perſécution, qui éclata ſur-tout lorſque les papes eurent recouvré leur autorité en

Allemagne. Alors la guerre fut ouverte entre les réaliſtes & les nominaux : ils diſputèrent, ils répandirent du ſang, ils ſe chaſsèrent réciproquement des univerſités, & ils attirèrent enfin l'attention des ſouverains, qui crurent devoir employer l'autorité pour les réduire au ſilence. Louis, fils & ſucceſſeur de Charles VII, proſcrivit les livres des nominaux, & chaſſa des écoles de France tous ceux de cette ſecte. Cependant ces miſérables diſputes ne ceſsèrent pas. Elles continuent même encore dans la pouſſière des écoles, & elles continueront tant qu'il y aura des thomiſtes & des ſcotiſtes : heureuſement elles n'occupent plus le

monde. Au reſte, il ne faut pas s'étonner, ſi les nominaux ont été condamnés : ils avoient trop d'ennemis pour vaincre, & ils ſoutenoient une bonne thèſe par les plus pitoyables raiſons.

On voit combien la république des lettres étoit troublée, & que ces troubles répandoient encore par-tout de nouveaux déſordres : en vain les bons eſprits, car il y en avoit alors, recommandoient d'étudier les langues, les pères de l'égliſe, la tradition & l'hiſtoire eccléſiaſtique & civile : ils ne pouvoient pas réformer les univerſités où les frères mendians dominoient. Il étoit commode à ces moines de n'avoir beſoin que d'un livre, &

de ſuppoſer qu'on trouvoit toutes les ſciences dans S. Thomas ou dans Scot.

Les écoles publiques devinrent donc toujours plus mauvaiſes dans le quatorzième & le quinzième ſiècle : mais heureuſement les différens entre le ſacerdoce & l'empire, & les héréſies de Wiclef & de Jean Hus ouvrirent enfin les yeux ſur la néceſſité de faire de meilleures études. On apprit le grec, l'hébreu & le latin qu'on ſavoit mal. On fouilla dans la tradition, on lut les pères, on voulut ſavoir l'hiſtoire : en un mot on connut que l'antiquité méritoit d'être étudiée. Gerſon eſt ſans contredit celui qui ſe diſtingua le plus, dans le petit

nombre de ceux qui tentèrent d'acquérir des connoiſſances utiles ; & c'eſt lui qui a commencé à diſſiper les ténèbres, dont on avoit enveloppé la théologie.

L'éloquence & la poéſie furent encore cultivées dans ces deux ſiècles : le goût ſe formoit, & préparoît à mieux raiſonner. Mais c'eſt à l'Italie qu'on doit ces commencemens, & nous en parlerons bientôt.

Il importe peu de connoître à fond les queſtions, les erreurs, les héréſies, les ſubtilités & les mauvaiſes études du moyen âge. Cependant on ne doit pas tout-à-fait ignorer ces choſes. Il faut connoître les vices de l'eſprit humain, ſi

l'on veut remonter aux principes de bien des maux.

Nous avons vu les hommes pendant pluſieurs ſiècles ne faire des efforts, que pour s'égarer de plus en plus; aller échouer les uns après les autres contre les mêmes écueils; en chercher de nouveaux ſur une mer plus inconnue, & ſe précipiter de dangers en dangers ſans les prévoir. L'expérience ne peut les éclairer, parce qu'ils ſont incapables de réfléchir, ils ſuivent opiniâtrément une route tracée par les naufrages, ſans jetter la ſonde, ſans revenir ſur leurs pas: ils craindroient trop de découvrir leurs égaremens; & ils les découvriroient, qu'ils n'en conviendroient pas.

C'eſt

C'eſt que les opinions les plus abſurdes doivent durer, lorſqu'elles intéreſſent un parti. Il falloit que les peuples, les grands & les rois dans leur ignorance, fuſſent les victimes de ces clercs & de ces moines, qu'ils regardoient avec ſtupidité comme ſavans. Il falloit que tous les citoyens fiſſent de mauvaiſes études, parce que les frères prêcheurs & les frères mineurs en avoient fait de mauvaiſes. Ces moines pouvoient-ils permettre qu'on acquît des connoiſſances, qui devoient mettre leur ignorance dans tout ſon jour?

Ces philoſophes, ces théologiens, ces ſophiſtes, on ne ſait quel nom leur donner, vouloient gouverner

le monde par leurs opinions, & quelquefois ils le gouvernoient en effet. Ils intéreſſoient la religion & l'état à leurs diſputes, auſſi frivoles que ſubtiles. Les queſtions, les plus mépriſables en elles-mêmes, devenoient inportantes par l'attention que l'égliſe & le gouvernement daignoient y donner; & on voit ſeulement que chacun ſe piquoit de connoître la vérité, & que perſonne ne la cherchoit ſincèrement. Toute l'ambition étoit de vaincre dans la diſpute, & d'abuſer de la crédulité des peuples.

Fin du dix-neuvième Tome.

TABLE

Pour les ſeizième, dix-ſeptième, dix-huitième & dix-neuvième Tomes de l'Hiſtoire.

TOME XVI.

LIVRE III.

CHAPITRE PREMIER.

De l'état de la France, à l'avénement de Hugues-Capet, page 1

CHAPITRE II.

Combien les droits des ſouverains étoient peu connus dans le dixième ſiècle, 15

CHAPITRE III.

Depuis l'avénement de Hugues Capet juſqu'à la mort de Philippe I, 26

CHAPITRE IV.

Etat du gouvernement féodal, à la fin du onzième ſiècle, 48

CHAPITRE V.

Idée générale de la chevalerie, 63

CHAPITRE VI.

Quelle étoit la puissance du clergé, à la fin du onzième siècle, 84

CHAPITRE VII.

De la police de l'église dans les onze premiers siècles, 98

LIVRE IV.

CHAPITRE I.

Grégoire VII, pape, 162

CHAPITRE II.

Jusqu'à la mort de Henri IV, empereur, 211

CHAPITRE III.

De l'Angleterre, de la France, de l'Allemagne & de l'Italie, jusqu'à la seconde croisade, 244

CHAPITRE IV.

Seconde croisade, 273

TOME XVII.

CHAPITRE V.

De l'Angleterre, de la France, de l'Allemagne & de l'Italie, juſqu'à la troiſième croiſade, 1

CHAPITRE VI.

Troiſième croiſade, 30

LIVRE V.

CHAPITRE I.

De l'Allemagne & de l'Italie, juſqu'à Rodolphe de Habsbourg, empereur, & juſqu'à Charles d'Anjou, roi de Sicile, 50

CHAPITRE II.

De la France & de l'Angleterre, pendant le règne de Philippe-Auguſte, 92

CHAPITRE III.

De la France ſous Louis VIII & ſous S. Louis, & de l'Angleterre ſous Henri III, 129

CHAPITRE IV.

Considérations sur l'état de l'Allemagne & de l'Angleterre, de la France & de l'Italie, vers la fin du treizième siècle, 220

TOME XVIII.

LIVRE VI.

CHAPITRE I.

De l'Allemagne, de l'Angleterre, de la France & de l'Italie, pendant les régnes de Rodolphe de Habsbourg, de Philippe-le-Hardi & de Charles d'Anjou, 1

CHAPITRE II.

Des principaux états de l'Europe, pendant le pontificat de Boniface VIII, 18

CHAPITRE III.

Des principaux états de l'Europe, depuis la mort de Boniface VIII jusqu'à celle de Philippe-le-Bel, 64

CHAPITRE IV.

Du gouvernement de France ſous Philippe-le-Bel, 83

CHAPITRE V.

Des principaux états de l'Europe, depuis la mort de Philippe IV, dit le Bel, juſqu'à celle de Charles IV, dit le Bel, 127

CHAPITRE VI.

De l'état de la France, ſous les règnes de Philippe de Valois, de Jean II, de Charles V; & de l'Angleterre, ſous celui d'Edouard III, 160

CHAPITRE VII.

De l'Allemagne, depuis le différend de Louis V & de Jean XXII, juſqu'en 1400, 220

LIVRE VII.

CHAPITRE I.

De l'égliſe & des principaux états de l'Europe, pendant le grand ſchiſme, 238

TOME XIX.

CHAPITRE II.

De ce que le concile de Conſtance a fait pour l'extirpation des héréſies & des abus de l'égliſe, 1

CHAPITRE III.

De Naples, de l'égliſe & de l'Allemagne, depuis le concile de Conſtance juſques vers le milieu du quinzième ſiècle, 27

CHAPITRE IV.

Fin de l'Empire greç, 64

CHAPITRE V.

Conſidérations ſur les peuples de l'Europe, depuis la chûte de l'empire d'Occident, juſqu'à la chûte de l'empire grec, 92

LIVRE VIII.

Des Lettres dans le moyen âge, 131

CHAPITRE I.

Comment les Arabes ont cultivé les sciences, ibid.

CHAPITRE II.

De l'état des Lettres chez les grecs, depuis le sixième jusqu'au quinzième siècle, 144

CHAPITRE III.

De l'état des Lettres en Occident, depuis le sixième siècle jusqu'à Charlemagne, 152

CHAPITRE IV.

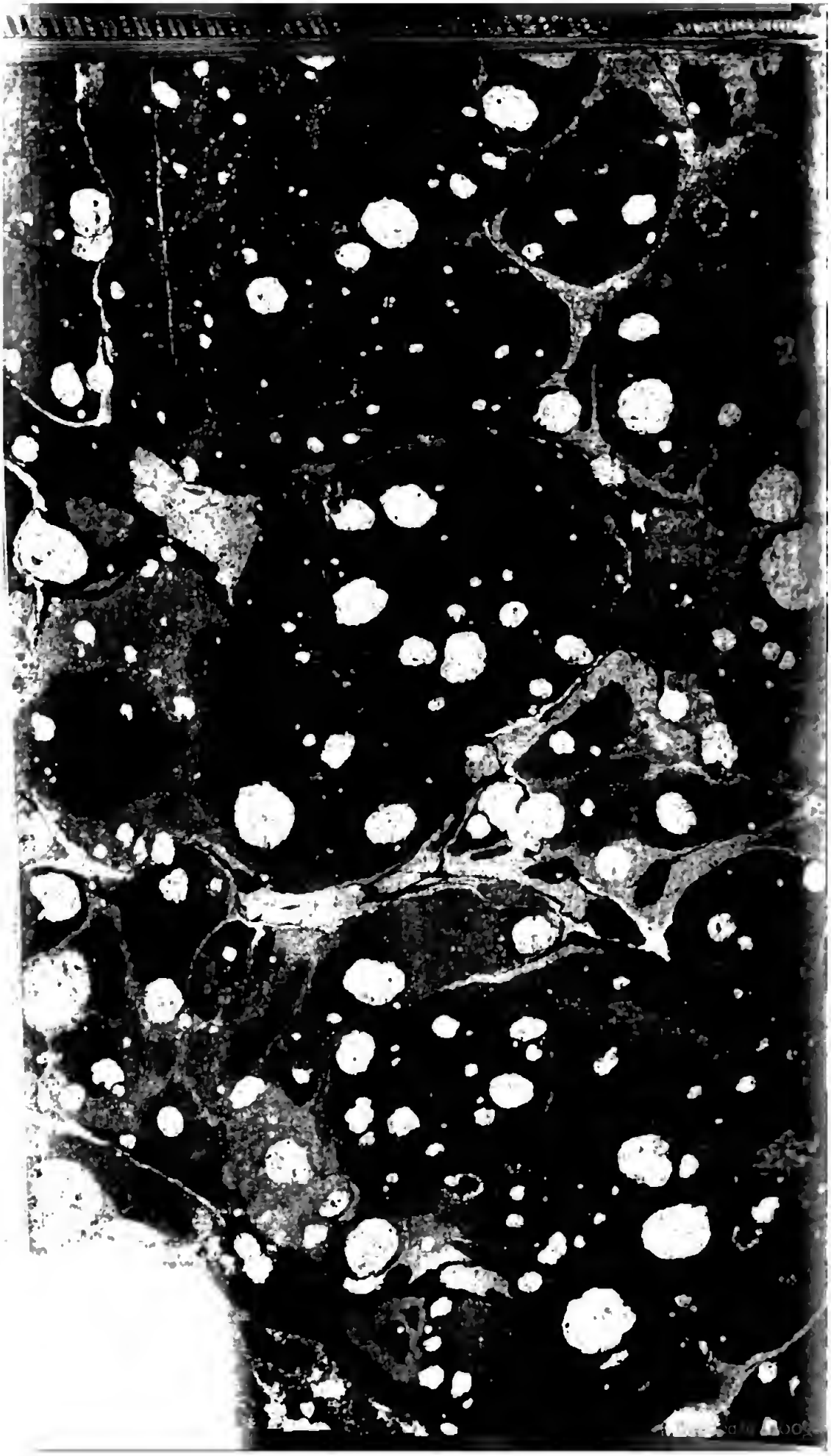
De l'état des Lettres en Occident, depuis Charlemagne jusqu'à la fin du onzième siècle, 166

CHAPITRE V.

Des Lettres en Occident pendant le douzième & le treizième siècle, 197

CHAPITRE VI.

Des Lettres en Occident, dans les quatorzième & quinzième siècles, 234

Fin de la Table.

59965